

Marco ERCOLANI

Je préfère disparaître

Conversations avec Robert Walser

Traduction et avant-propos par Sylvie Durbec

(VERSION CORRECTIONS ÉDITEUR)

d'

éditions d'une

Paris

Notes de la traductrice

<i>Tutta la mia vita</i>	Toute ma vie
<i>deriva da una frase di Melville :</i>	vient d'une phrase de Melville :
<i>“Preferirei di no”.</i>	« Je préférerais ne pas ».
<i>Così ho perso la mia vita.</i>	Ainsi j'ai perdu ma vie.
<i>In quel “Preferirei”.</i>	Dans ce : « Je préférerais ».
<i>Non ho mai detto :</i>	Je n'ai jamais dit :
<i>“preferisco”.</i>	« Je préfère ».

(p. XX)

« *I would prefer not to* ».

Cette courte phrase de *Bartleby*, dont Deleuze propose une lecture vigoureuse et passionnante dans sa postface au livre de Melville, semble avoir animé l'œuvre de Robert Walser.

Ici entonnée comme une mélodie à un jeune ami psychiatre, nous pouvons l'écouter à nouveau sous la plume de Marco Ercolani.

Cette petite prose walsérienne réverbère si justement le ton particulier de l'auteur des « microgrammes » qu'elle nous semble presque intacte...

Éclairant au passage, avant que de faire tout à fait silence, la relation thérapeutique sous son jour le plus vraisemblable : sa dimension poétique.

C'est-à-dire qu'elle transite de l'anglais de Melville à l'allemand de Walser, séjourne dans l'italien de Marco Ercolani, et se redouble par cette nouvelle « traduction ».

*Pour le reste, mes travaux d'écriture marchent à souhait,
dans la mesure où mes désirs sont un monde
dans lequel domine un climat tempéré.*

(R.W., Berne, le 13 avril 1927, à Frieda Mermet)

*Je me vois obligé de vous dire la vérité,
et de vous donner à penser que mon nom
ne constitue pas une demeure solide, un château,
ma petite bribe de considération est toujours à reconquérir
à partir de rien.*

(R.W., Berne, le 4 octobre 1937, a Adolf Schär-Ris)

Avertissement

Ce livre rassemble les conversations entre Robert Walser, résident de l'asile psychiatrique de Herisau, et le jeune médecin Karl Weiss, alors stagiaire dans cet institut, entre le mois de juin 1954 et le mois de décembre 1956.

Ces conversations, jusqu'alors inédites par la volonté explicite de mon grand-père, sont publiées aujourd'hui par les éditions Ernst Marti, à Lugano, en un seul volume qui enrichira la connaissance du phénomène Walser en Europe. Après *Promenades avec Robert Walser* de Carl Seelig, ce livre nous fait approcher du secret des dernières années à Herisau du grand écrivain de Bienne. Le titre du livre vient d'une phrase répétée par Walser comme un refrain obsessionnel dans les moments de grande mélancolie.

Herman Weiss, 12 juin 2014

Conversations

Éthique

— Mon jeune ami, si je me suis fait ouvrir les portes de cet endroit, c'est à cause justement d'un besoin moral irrépressible : je suis entré ici, presque sans m'en apercevoir. Oui, ma sœur était d'accord. Mais moi, plus encore.

Disparaître relève de l'éthique. Ne plus se trouver au milieu de gens qui se croient vivants. Et quel meilleur lieu que celui-là pour le dire de manière définitive, avec le consentement de votre science inutile ?

Maintenant je peux tresser des paniers et ficeler des paquets. Regarder défilier les saisons. Écrire de la poésie et me réjouir de leur inexistence. L'époque où je devais dire qui j'étais (et je me repens des monologues de Simon dans *Les Enfants Tanner*, trop de mots, une suite de pages toutes pareilles) est passée depuis longtemps. J'ai eu trop de temps pour le dire, mais en ces temps, les planètes tournaient en orbites gracieuses et je cédaï à leurs caprices. Aujourd'hui je les sens immobiles et les regarde comme un seul point, je ne me vante pas d'elles, ni elles de moi. Je regarde mes doigts, l'air qui les sépare – tellement d'air, trop, et qui vibre désagréablement dans les oreilles !

Rire ?

— J'ai la nostalgie du temps où je recopiais des invitations à dîner et des ordonnances de docteurs. Alors, j'étais heureux comme un gosse, j'imaginai que mon écriture produisait des nourritures délicieuses ou soignait d'incurables maladies : choses que ma calligraphie rendait possibles à force d'arabesque précision. À présent je n'y crois plus. À présent j'ignore où va le monde, même si ici, à Herisau, il est facile de le prévoir. Observés par des visages atones, on se perd dans des yeux qui vont on ne sait où. Un halo, un bruit de voix, un écho, et puis le sommeil.

Pourtant aucune larme.

Au contraire, il faudrait rire et ne jamais s'arrêter.

Ici, à l'asile, il y a tant de théâtres que je pourrais écrire des comédies en un acte, si seulement j'avais encore l'envie de tracer des merveilles sur le papier.

Imminence

— Tu es né en Italie, même si ton nom est suisse. Alors je te répondrai avec les mots de Dante: « Je dirai une chose incroyable et vraie ». J'ai des raisons de contredire le grand metteur en scène des cosmogonies, l'homme hésitant qui disparaît dans les **Enfers** froids et brûlants. L'écrivain doit s'approcher de l'incroyable et le montrer comme vrai. J'ai beaucoup aimé les romans d'aventures à cause de ça, leurs héros et leurs auteurs, de Dumas à London, d'Aramis à Martin Eden. Il arrivait quelque chose de neuf dans la vie absurde du lecteur: il lisait des aventures de mousquetaires et de dirigeables, d'étonnantes aventures au centre de la terre, l'histoire de vagabonds errants parmi les étoiles en vivant plusieurs vies. Je ne savais jamais ce qui allait arriver dans le chapitre suivant. Peut-être la révélation de quelque chose d'inconnu allait arriver et ce serait la vraie magie: l'esthétique dont parlent les érudits. Une chose imprévue a ce pouvoir: elle t'entraîne dans le sommeil, t'apaise, t'attend de l'autre côté du rêve. Celui qui renonce au monde est dans la bonne disposition pour le comprendre. Seulement ainsi, tout ce qui existe redevient vrai.

Amour

— J'aime les brigands, ceux qui viennent la nuit pour tout te voler et te laissent la vie sauve pour que tu puisses te souvenir d'eux. Mort, ce ne serait pas possible. Les criminels sont rusés, ce sont des bandits de l'art, ils te bannissent du monde. Ils ressemblent à des dieux. La ressemblance entre un homme et un dieu est unique : l'homme ne comprend pas ce qu'il redoute ou qu'il aime, alors il l'appelle dieu. Et alors... Ô, dieu bandit !

Impénétrable

— Difficile de te répondre. Je ne suis pas impénétrable. Je suis docile et réponds aux questions si ce sont de bonnes questions. Pour ma part, je ne peux poser aucune question, je connais déjà toutes les réponses. Ici, à Herisau, personne ne me demande rien. Personne ne sait que j'écrivais, personne ne dit le titre de mes livres. Si je devais conseiller une chose à quelqu'un, je lui dirais : écris pour toi et pour personne d'autre. Montre ton travail à quelqu'un, puis efface-le, oublie-le. Que signifie cette immortalité funèbre des livres, ces pauvres objets parfois laissés seuls durant des années dans les bibliothèques, recouverts de poussière tels des écrans sans trésor ? Les écrans sont ouverts, et la poussière d'or dispersée sur les chemins !

Ce n'est pas vrai que je déteste les auteurs à succès : ils ne m'intéressent pas, c'est tout. Je ne me sens ni le père ni le fils de ceux qui écrivent. Je vis un syndrome de la fugue ? Je ne sais pas. C'est une question musicale plus qu'une question d'innocence. Les vainqueurs ne me parlent pas, ce sont des bronzes muets. À l'intérieur du paysage orageux de la ville en équilibre instable, les arcs de triomphe sont inutiles. Que veux-tu que je te dise ? Sous les arcs pissent les poètes et passent les gyrovagues. Comprends-tu à quel point je suis superbe ?

Schubert

— Ta petite science, Docteur Weiss... Petite, trop petite. Penser qu'elle pourrait devenir grande! Vaste comme un panorama qu'aucune Terre ne pourrait contenir ! Mais vous ne savez que décrire vos propres peurs. Vous cherchez des solutions, vous n'êtes même pas surpris. Très mauvais, ça, et spirituellement pauvre. Le très doux Schubert, lui, était toujours dans l'étonnement. Sa musique, si pure, se dénoue, prolixe et sublime, dans les sentiers et les vallons ; ses phrases ont toujours l'étonnement musical du *Wanderer* qui s'arrête dans une clairière enchantée de clarté -- ce que vous n'avez jamais eu et que je n'oublie pas. Je vais, heureux marcheur, malgré mon âge. Les ciels d'orage m'émeuvent. Je crois qu'écrire vient de la peur de les regarder pour de vrai.

Décrire

— J'obéis. Servant mon rêve de servir. Je le fais parce que les serviteurs choisissent leurs maîtres, et les maîtres, non. Et ainsi je suis libre.

Mais trop de fois j'ai décrit en détail mon rêve, et dans trop de livres. Ce n'est pas bien. Que mes mots trop clairs existent encore me déplaît, et qu'ils continuent toujours à tourner. J'ai été un bouffon. Le rêve a besoin d'enfants taciturnes. J'étais un taciturne vaniteux de mots, gonflé comme un paon de tellement, tellement de mots.

Je préférerais ne pas

— Toute ma vie vient d'une phrase de Melville :

« Je préférerais ne pas ».

Ainsi j'ai perdu ma vie. Dans ce :

« Je préférerais ».

Je n'ai jamais dit :

« Je préfère ».

Je suis resté entre le oui et le non.

Si on m'obligeait,

je copiais des lettres obséquieuses dans ma chambre.

Si on ne me disait rien,

je fixais le mur, comme tant de merveilleux écrivains
qui n'écrivirent jamais rien.

Autobiographie

— Bien sûr, je ne suis pas un écrivain qui va écrire son autobiographie. Dans un livre à la première personne, le « je » est un personnage modeste : ce n'est pas l'auteur. Si je commençais à parler de moi, je m'arrêteraï au bout de cinq minutes. N'importe quel moineau gazouilleur en dirait plus que moi... Le fait de ne rien raconter ne me cause aucune douleur. Absolument aucune. Que je vaille moins que le nettoyeur de latrines d'un hôpital psychiatrique ne me fait pas souffrir. Ici je suis protégé. Imagine : personne ne pourra plus m'enfermer ici, parce que je me suis déjà enfermé moi-même par ma propre volonté. Le reste des hommes oubliera les noms des aliénés d'Herisau, effaçant nos vies sans hésitation. C'est bien. Qu'on se souvienne de moi me décevrait. J'ai toujours aimé les Lotophages, qui mangent la douce plante de lotus et oublient toutes les inquiétudes du monde. Heureux enfants sur les rives de quelque océan oublié. Ils n'iront jamais à ces enterrements tristes, où de vieilles tantes, derrière de petits cercueils blancs, se demandent encore quelle existence auraient eue ces petits corps qui ne respirent plus. À quoi bon y penser ? Pourquoi ensevelir les morts ? Il suffit de demeurer enfants, et la vie ne s'écoule plus, telle une belle écharpe chaude. Prenez exemple sur les Lotophages, comme ne l'a pas fait Ulysse, navigateur trop rusé, et demeurez dans des îles -- mais sans mémoire.

Héros

— Je ne lis plus parce que je me souviens de tout ce que j'ai lu. Je ne lis plus parce que sinon je me retrouverais dans la situation où j'étais quand je lisais *La Loge invisible* de Jean-Paul, et que, m'enthousiasmant pour certaines phrases et ensuite tombant sur des forêts d'étrangetés, j'interrompais ma lecture : il me semblait que l'auteur s'adressait à moi dans une langue secrète que je n'étais pas en mesure de déchiffrer. Chaque livre appartient au dessein de la nature. J'ai tant écrit de livres, et me demande aujourd'hui pourquoi. N'aurait-ce pas été plus juste de n'en rien faire ? Tant d'essais sur le non-être : pourquoi ai-je voulu les faire exister ?

À ma décharge, je peux dire qu'en ce temps-là, j'avais beaucoup de temps libre, et la meilleure façon de le perdre était de consigner des histoires que personne ne lirait.

Combien j'enviais les grands prosateurs, de Dickens à Balzac ! Tous ces personnages si vrais, si riches de vie, qui faisaient rêver les adolescents. Moi, au mieux, je m'occupais de saltimbanques, de clowns. D'êtres de passage.

Le monde a perdu ses héros. Depuis trop longtemps. Il reste des gens comme moi qui sourient dans un coin de rue quand ils voient passer des personnes bizarres, des femmes délicieuses, des gens du cirque. À présent, il ne passe plus personne. Depuis toujours je désirais que cela arrive. Si tu m'as bien lu, quand je commence à gazouiller des phrases, entends aussi mes silences et mes vertiges. On ne le dirait pas, mais j'ai lu Rimbaud.

Les choses

— Je ne sais pas si tu le sais, mais mes yeux se glissent entre les choses. Ce que je n'aime pas dans les sciences de l'esprit, c'est qu'elles veulent dresser la nomenclature de l'invisible. Pourquoi ? Que vaut le monument face au chant de l'oiseau ? Et quand j'aurai déchiffré les traumatismes d'un assassin, sera-t-il moins assassin, sa victime moins morte, et moi, aurai-je davantage pitié de lui ? La science devrait être comme une fleur qui s'épanouit au moment où elle est utile. Ensuite retourne fermer ses pétales. À quoi me sert la lecture des explications ? Je désire comprendre au moment où je respire.

Inaperçus

— Non, non, ce n'est pas moi le patron. Les choses inaperçues, si on arrive à les apercevoir, échappent à l'attention.

Hier, j'ai lu un petit livre de Gotthelf, à mi-voix entre moi et moi (quelqu'un l'aura oublié lors d'une visite, il avait quelques pages arrachées). L'écrivain se sert de mots que personne n'a trouvés avant lui: si particuliers, éclairés d'une lumière provenant d'on ne sait où, de sorte que, à certains moments, on s'étonne devant l'art de l'auteur qui parvient à être complètement lui-même dans sa pensée et sa formulation. Il faut lire ce qu'il dit. Personne n'est capable de l'exprimer avec autant de délicatesse. Dans ce récit, il y a un vieil homme qui ne se plaint pas de l'absence de larmes autour de lui. Autour de lui rient de nombreux enfants. Sa fille est sérieuse, impassible. Le vieillard veut qu'on l'emmène dehors et s'assoit au soleil, face à la maison. Il exhale son dernier soupir le regard tourné vers le paysage, au milieu des rires enfantins. Pendant que Gotthelf parle de manière si belle de cette mort, j'ai l'impression qu'il tient tout entre ses mains: le vieil homme, la maison, le monde, les enfants, comme s'il observait un jouet avec une tendre attention. Beaucoup de vrais livres sont de parfaites mécaniques. Peu de gens liraient un livre si petit avec la même admiration que moi, fascinés qu'ils sont par des œuvres plus vastes et morales, qui intimident et inhibent. Mais ici, il y a un écrivain qui sait voir les choses inaperçues et, avec son récit, nous réveille et nous fait plaisir.

Invisible

— Naturellement. Comme personne, j'ai souvent changé d'adresse (quinze fois à Berne de 1921 à 1929). Je fuyais, tant que c'était possible, les mécanismes de la société: travail, identité, mariage. Maintenant je suis à l'intérieur de ces couvents modernes que sont les hôpitaux psychiatriques – Waldau de 1929 à 1933, Herisau dans le canton d'Appenzell depuis 1933. Et comme écrivain? Oui, même dans mon œuvre je changeais de lieu! Invisibilité! Invisibilité! J'étais tous les masques de mes personnages. J'étais nomades et vagabonds, hommes de la marge, comme Joseph Marti, qui acceptent de faire des travaux humbles et ne sont responsables de rien, dégoûtés par le pouvoir et le succès. Mais j'étais aussi le masque des grands écrivains du passé avec lesquels j'avais des affinités: Hölderlin, mais aussi Büchner, Brentano, Kleist, Lenau et d'autres encore. Mais sur un plan exclusivement littéraire, toujours le secret et l'invisibilité. D'ailleurs, nul n'a le droit de se comporter avec l'autre comme s'il le connaissait.

Et pour finir en beauté, je me cachais dans l'écriture et à l'intérieur de l'écriture. M'enfermer dans l'écriture avec un style gai et cérémonieux, me rappeler à un lecteur naturellement imaginaire que je peux ainsi tenir à distance, est une chose belle et douce. Et pas seulement: me cacher quand je commence à développer un thème ou un argument et que régulièrement je ne développe pas, quand je me propose de rester fidèle à quelque thèse qui me semble décisive et que je change de discours et parle de quelque chose de complètement différent... Cette manière de procéder me rend invisible: elle me dispense de l'impératif d'avoir à dire quelque chose, de la mystification implicite qu'il y a à devoir dire

quelque chose. « C'est le long des voies de traverse, et non sur la route principale, que se trouve la vie », ai-je écrit dans une de mes micro-écritures non linéaires ! Comment pourraient-elles être linéaires, mon jeune ami ? Touche ton visage, tu ne vois pas qu'il t'échappe, ton nez est complexe, et tes oreilles et tes lèvres...

Oui, je me suis réfugié dans des feuillets très fins, écrits au crayon d'une écriture très petite, entre 1924 et 1936. Et puis, fin. La limite extrême du secret dépassée, seul le silence. (Mais qui peut t'empêcher de penser que je n'ai pas écrit des milliers de notes à Herisau, exerçant avec une maniaque précision le talent de les cacher ?)

Nomenon

— Ah, la cascade, la cascade de Nomenon ! La mienne, ma cascade ! J'étais petit, je jouais à mesurer ma taille sur les troncs des hêtres. Vingt-sept ans plus tard, je suis retourné dans ce lieu me mesurer à nouveau, appuyant ma tête sur le même arbre. La nuque correspondait à la même marque au même endroit. Je n'avais pas du tout grandi ! Comme je l'imaginai. Comme je le voulais. Ah, la magie de Nomenon ! Pourquoi serait-il si important de grandir ? Pour se souvenir du jour exact où Karl s'est marié et où a commencé la ruine de mon existence ? Pour me souvenir d'Ernest qui agonise après vingt ans d'asile ? Pour me souvenir d'Hermann qui se suicide à quarante-neuf ans ? À Lisa et Karl, disparus il y a quelques années ? On grandit pour compter le nombre des morts. Enfants, nous sommes toujours protégés par les vivants. C'est beau de l'être comme observer le coucher du soleil où la masse rouge et sombre ne descend jamais à l'horizon, mais se transforme en un astre clair et rose -- et c'est ainsi que recommence le monde, en ignorant le royaume obscur de la nuit et des vivants.

Regarder

— Regarder vraiment un homme, c'est deviner ses points aveugles. De là, tu sais que c'est possible de le voir. Toujours le double, toujours le masque. Sans masque, le monde est un enfer invisible. À Herisau, il y en a beaucoup, mais je ne peux pas les séparer des visages.

Weiss, tu as des caramels au miel? (Sur le papier d'aluminium qui les enveloppe on pourrait écrire en caractères minuscules des cathédrales de mots. Je n'ai jamais arrêté -- qu'est-ce que tu crois? -- de prendre des notes, tu ne peux pas savoir combien) Mais ici il y a trop de vent, on s'épuise à parler. Carl¹ est si naïf de croire toujours tout ce que je lui dis -- « Depuis que je suis ici, je n'ai pas écrit une ligne »... En tout cas ni à toi, ni à lui je ne montrerai rien : il vaut mieux boire du vin et regarder tranquillement le ciel, dénoué de toute pensée.

1 Seelig, voir note

Papillons

— Hier je me promenais et j'ai vu une femme, Weiss ; elle avançait sur le sentier, elle n'était plus très jeune... Mais non, je me trompe, très jeune elle montait par le sentier. Je la vois passer, je suis tout près d'elle, je sens ce qu'elle pourrait penser, elle est heureuse ; au même moment se pose un papillon sur ma main et puis sur ma chaussure, c'est comme si entre lui et moi se nouait un pacte. Et je lui ai murmuré : « Laisse cette femme, elle ne doit pas mourir. Prends-moi à sa place, je ne suis qu'un vieux vagabond, un fou sans avenir, je partirai volontiers, moi -- je gravis joyeux tes collines, papillon noir et brun, mais laisse-la sourire, laisse-la longtemps sur la Terre : il y a des ombres si douces et des feuillages vastes et des clairières lumineuses... Si tout doit avoir une fin, que ce ne soit pas maintenant, pas tandis que je la regarde : laisse-la dormir et rêver, protégée par un pauvre vagabond, et alors je pourrai m'éveiller au cœur de la nuit, et je penserai que, depuis ce jour, nous sommes camarades du même rêve ; nous nous tiendrons les mains ; nous savons que nous nous aimons depuis beaucoup, beaucoup de temps ».

Tu vois, Weiss, c'est toujours la faute des papillons s'ils tombent amoureux de moi. Un amour fidèle, très beau. Ils volettent autour de moi, me caressent, se posent sur mes cheveux, effleurent mes tempes. Rouges, bruns, silencieux. Peu importe où ils m'entraînent. Il me suffit de les suivre et d'être là, avec elle dans la clairière, devant la boutique, tandis que je déguste une glace au miel et qu'ils volent autour de moi. Mais ce n'est pas si important : ils volent aussi autour des autres promeneurs. Ils ne paraissent pas vrais, tant ils se déplacent délicatement, un brouillard subtil dans

leurs mains qui jaillit entre les doigts comme une fumée magique.
Les papillons les effleurent, poussière rose et brune, et ils rient,
ils rient et se sentent vivants ! Oh délicieux papillons ! Ils feraient
sourire même un condamné à mort dans sa cellule de pierre.

Mythe

— Docteur Weiss, je ne veux pas devenir un mythe.

Toi qui peux sortir d'ici, tu sais comment te comporter.

Je ne veux pas être un mythe. Pas même un mythe littéraire. Je me fous de la littérature si tu permets cette expression. Je ne veux pas que ton médecin chef mette à ma disposition une chambre, une table, du papier, une plume. Qu'en ferais-je ? Je suis un fou enfermé dans un asile.

Lis Tchekhov, oui, lis-le. Et tu t'apercevras que Tchekhov n'existe pas. À la fin, il n'y a que les histoires. Ses histoires. Sans hystérie, commérages, idéologies. Des histoires, et ça suffit.

Si tu veux parler de moi, raconte que je n'oublie jamais de me promener. Seelig le sait. Tout Herisau le sait.

Je peux te faire un aveu ? J'ai horreur que la littérature continue sans avoir l'intensité des plus belles pages. Je veux la salle n° 13, et que tout finisse.

Je préfère disparaître.

Monsieur Méchant

— « Monsieur Méchant, tu es mort ». Pendant que je nageais dans le lac Wannsee, il y a quelques années, un enfant pointa son doigt sur moi et me dit : « Monsieur Méchant, tu es mort ». Mon destin me fut révélé à cet instant, plus nettement encore que pour Stavroguine dans *Les Possédés*, lorsqu’il se souvient de l’index de la petite Maria -- index pointé sur lui, Nikolai.

Nous sommes tous coupables. Nous sommes tous des gouffres. Pas les enfants. Leurs gouffres sont différents. Quand j’étais hors de ces murs, pendant mes promenades, je saluais un de ces enfants et il me répondait toujours avec un sourire. Aucun enfant ne pense que je puisse lui faire du mal. Tout est dans ce sourire silencieux, sans arrière-pensées, sans peur. Ce sourire t’est adressé, à toi qu’il ne connaît pas, par une âme innocente que tu ne connais pas, ce sourire est la vie même. Mais l’enfant peut toujours te dire, quand il le désire « Monsieur Méchant, tu es mort ».

Les autres

— Ma longue fréquentation de l'éloignement du monde m'a immunisé contre la douleur de sa fin. Je trouve insupportable, même si je suis schizophrène, d'imposer aux autres mes tragédies personnelles. Insupportable et stupide. Laisser des billets sous la neige est beaucoup plus magique. Les laisser vierges est certes un artifice, une plaisanterie, mais j'y ai pensé.

Pour écrire, j'ai toujours recherché le soutien des autres. Non, je ne les ai pas utilisés comme des miroirs. Me réfléchir, quel sens cela aurait-il eu ? Je me réfléchissais dans les autres en changeant moi-même. Et enfin je regardais le soleil à travers la fenêtre de ma chambre, lisant les aventures des héros de roman, ou regardant les filles qui passaient dans les rues et chaque jardin était un jardin ombreux et touffu, les feuilles harmonieuses de la cime mouvante des platanes telles de très beaux masques verts, jardin où, adolescent, j'avais rêvé de dormir dans un état d'extase, libéré de mon corps.

Confiance

— Je suis vraiment libre. Vous, les psychiatres, l'avez compris. Vous avez compris que je ne veux pas m'enfuir. La porte de Herisau est toujours ouverte pour moi. Cette confiance me plaît et me console : c'est une vie parfaite. Avoir confiance en l'autre, en sachant qu'il ne t'agressera pas avec un couteau. Ne jamais fermer la maison puisque personne ne viendra te voler. Ici nous ne faisons aucun mal : l'ayant subi, nous restons proches les uns des autres, chacun comme il le peut, celui qui cuisine, celui qui nettoie ou celui qui ficelle des paquets. Nous sommes réconciliés. Aucune douleur ne peut être plus grande que celle dont nous nous souvenons. Et nous ne redoutons pas la mort puisque, à notre manière, nous sommes déjà morts en vivant à la faible lumière de cette existence posthume de prisonniers.

Hugo Wolf

— Combien me touche le *Winterreise* de Schubert et combien de fois ai-je écouté ce cycle de *Lieder* ! Il y a un bon tourne-disque à Herisau, dans la salle des visites, et combien de fois me suis-je arrêté pour mettre un disque avec la permission des médecins : les autres malades ne semblent pas en souffrir, ils acceptent tête basse, l'un ronchonne, un autre fixe le vide ou se gratte la tête, rien de plus. J'ai beaucoup écouté de *Lieder*, mais je préfère Hugo Wolf. A propos de ce musicien fou, j'aime écrire ! Je vois la scène. Il neige partout, une neige épaisse et lente. Aucune douleur. Comment peut-on souffrir, quand la blancheur recouvre la peau et contraint le corps à s'appuyer sur des rondins glacés, sombrant dans un sommeil sans rêves ? Wolf voit les corps étendus sur le dos, tombés là depuis quelques heures. Près de lui un homme nu s'agite, il enlève ses habits dans la tempête. Hugo se dévêt, met les habits de l'homme. Ce sont les siens maintenant. Le tissu est doux. Il met les chaussures trouvées sur les rochers, elles lui vont parfaitement. La semelle est encore tiède. Il passe par dessus les grilles, franchit les haies. La tempête redouble. Wolf appuie son oreille contre la terre. Le grondement de l'éboulement est lointain tel une flûte. L'avalanche écrase toits, maisons, murs. Clarinette : timbre bas. De l'arbre chutent des paquets de neige – accord des violes. Il lève la tête et souffle le vent. Hugo ne peut aller plus loin. Flocons gelés sur les cils et les mains. On ne voit plus qu'un voile plus gris que blanc. Il goûte l'air gelé, un nuage de poussière. Il est de plus en plus immobile. Les pieds n'avancent plus, ne laissent plus de traces. Les rafales sourdes, dans l'air, et des tourbillons de points blancs : ils pénètrent dans sa gorge, bloquent sa respiration.

Wolf est immobile sur la terre glacée, étranger aux mouvements du monde. Les flocons filent entre le ciel et les branches. Il abandonne son bâton, s'allonge par terre, vaincu par le sommeil. Les yeux se ferment, les cils ne battent plus, le cœur ralentit. Il accepte que la neige lui glace les lèvres, pénètre ses narines. Très lentement sa bouche se prépare à se taire, son cœur à ne plus battre. Le sommeil s'insinue dans ses jambes, ses mains, sa poitrine. Ni fatigue ni froidure. Il bouge à peine le cou, pour regarder le monde derrière lui. Hugo Wolf voit une seule forme blanche, sans détails ni contours, recouverte d'un voile, et il écoute – mais seulement à présent – un fa dièse d'une douceur aiguë.

Lecture

— Je lis souvent à Herisau. N’importe quoi. Parfois certaines phrases dans un mauvais roman sont très belles, oh oui, très belles. Pendant la lecture la tête devient le lieu où tournent d’étranges pensées : les histoires vont et viennent. On n’est plus soi-même et c’est très beau. On pourrait presque dire qu’en lisant, nous mourons et que quelque chose se met à germer en nous comme une vie nouvelle. D’autres fois, je ne lis pas mais me souviens de ce que j’ai lu. Thomas Mann, par exemple. *Tonio Kröger* et *Désordres et douleur précoce* (la première édition, celle avec les dessins de Karl). Norina, cinq ans, qui danse avec Max, son premier tourment, douleur absolue et sans remède. Tout un ruban de nuances, de tressaillements, de rougeurs comme des frissons sur la peau. Tonio qui regarde le monde vivre et danser, là, dehors, un monde heureux et beau ; dans la douleur, il le regarde depuis sa fenêtre. Je n’ai jamais compris sa douleur. Il aurait dû se sentir fier de se tenir là, à l’écart des autres. Que signifie être jeune et beau, se marier, avoir des enfants ? Étayer une illusion avec des poutres d’un millimètre d’épaisseur. Se condamner à des déceptions douloureuses et à des infidélités vaines. Utiliser un engrenage qui paraît avoir un sens. Voir celui qu’on aime tomber malade. Pleurer à l’idée de sa mort. S’émouvoir de sa joie. Que de peines !

Hans Castorp, au fond, était fier de vivre l’existence en suspens d’un malade tout en écoutant les mots de Settembrini. Alors, si tu veux vraiment le connaître, dans *La Montagne magique*, tu trouveras mon secret. Peut-être aussi le tien, Docteur, quand il est question de santé et de maladie. La maladie est un état magique, qui anéantit la douleur du temps, et permet de se dissoudre sans

avoir à le décrire en se servant de l'écriture. Herisau n'est-il pas ce genre d'endroit ? Certes, sans le style de Thomas Mann, sans ses réflexions pénétrantes. Penses-y. Nous sommes tous à l'intérieur d'un livre. Puis nous en oublions le titre et ainsi nous croyons en la vie qui passe.

Une bouffonnerie

— Tu dois comprendre, Weiss, que la littérature n'est qu'une bouffonnerie et qu'elle ne mérite pas plus d'attention. Le fait est physiologique, à Herisau je n'écris plus (ou j'écris moins, ne te fie pas trop à ce que je dis). J'ai autre chose à faire. Écouter le vol des oiseaux. Et surtout sentir le frôlement des corps. Quand l'un se lève, ou s'assoit, mange ou respire. Ce sont tous des sons différents, bien plus expressifs que de longues descriptions dans un roman psychologique. Pourquoi perdre du temps avec les mots qui sont si lents? Je me souviens que, lorsque **je me m'arrêtais** d'écrire, l'émotion était déjà partie. Si j'éprouve une joie aujourd'hui: je me sers de mon crayon. S'il m'arrive d'écrire, je le fais au crayon: effacer est plus facile que tirer brutalement un trait sur ce qui a été écrit à l'encre indélébile. Je n'aime pas la brutalité. As-tu déjà vu, Docteur, comme les pages sont belles dans la lumière de quelques traits au crayon? Ce sont déjà dessins de nuages et de montagnes. Ah, les peintres japonais!

Respect

— À présent j'ai moins le respect de l'obéissance, même si tu me vois obéir, discipliné comme un délinquant dans le périmètre de sa prison. J'ai moins de respect. Je suis plus violent. Mon corps bouge par sursaut, brusquement. Je ne sais plus où me mettre. Pourtant je devrais être en paix, en paix. Mais non. L'idiot qui me regarde tresser des paniers et ficeler des colis, n'est qu'un idiot et il me regarde comme si j'étais son semblable. Je voudrais le battre et lui dire que non, ce n'est pas vrai. Mais si je le battais, vous comprendriez que je fais semblant, vous me déclareriez sain d'esprit et me diriez: « Pars à Berne, tu es libre, on te donnera une pension », mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse de la liberté, de Berne, d'une pension? Je ne veux pas sortir d'ici, je ne dois pas. Alors je feins l'idiotie pour ne pas être démasqué. Ce n'est pas difficile. Je donne à mon travail un rythme de plus en plus répétitif, le rends plus bête encore (même si, en réalité, dans le tressage de mes paniers, je camoufle des lettres de l'alphabet). Puis, lorsque je n'en peux plus, je marche avec Carl, et l'écoute déblatérer à propos des belles choses positives de la vie, non, je ne lui ris pas au nez, au moins il y a la neige et l'herbe sous nos pas, et ainsi je tourne et tourne encore sur la terre qui m'est accordée, comme un jeune homme qui ne possède rien. Tu sais, tous ceux qui ne possèdent rien ont le don de la jeunesse...

Plaisir

— Si tu as le courage d’oser quelque chose, alors tu peux aussi t’amuser. Il suffit de danser un menuet pour ressentir du plaisir, dans la vie et dans l’écriture. La beauté est plus belle si on rit et on danse, sans ronchonner en jouant les sérieux rébarbatifs, empêtrés dans l’absence de leur propre odeur, ensevelis dans une existence inodore et informe. Être éternellement un homme sérieux et important est d’un orgueil ridicule. Chacun d’entre nous a une belle tombe qui l’attend dans un pré ombragé ou lumineux et là, personne, quand le temps sera venu, ne l’importunera avec des insultes, des bavardages, des primes, des calomnies : l’embarrasseront seulement les souvenirs des vivants. Qui sait si, bien au chaud dans la terre, il aura la joie qu’on se souvienne de lui comme ayant écrit de mauvais livres ! Ce serait assez agréable. D’ailleurs il n’y a pas une idée de laid ou de beau qui ait une valeur. J’écris pour mon plaisir et je suis un phénomène rare. Je doute que beaucoup partagent mon point de vue ; ce serait comme exiger que tout le monde raffole de la tarte Sacher. Beaucoup, oui, tous, non, et ces très beaux enfants qui détestent le chocolat, leur dieu ne les enverra certainement pas en enfer ! La seule chose que je défende chez moi, c’est ma simplicité et celui qui déclare que ma prose est une manière d’embellir le monde, ment et me blesse. Mon « style gracieux » est un couteau planté au centre du corps. Et j’invite ce lecteur à passer outre. Il va sans dire, Weiss, aussi à passer outre ma personne.

Acrobate

— Tu sais, Weiss, hier je me suis rappelé une de mes histoires (peut-être un peu trop sentimentale), un homme se poste dans les endroits que fréquente une femme, la laisse passer, attend une minute, puis la suit en rythmant son pas sur le sien. Ceci pendant cinq ou sept secondes, soit une éternité. Et ensuite, avec un petit sautillement (quel acrobate !), la dépasse, marche très vite pour se faire remarquer, même de dos, pendant un instant. Il la précède de quelques secondes. Puis pousse un soupir, s'arrête, la laisse à nouveau le dépasser. Et voilà : elle passe. Parfum de ses cheveux, bruit de ses pas. Quand elle s'est éloignée, il s'arrête et s'assied sur un banc. Écrit tristement une lettre, la dépose sur le banc pour qu'elle soit bien visible. Demain, s'il n'y a pas de vent, elle pourra en passant la lire, s'éprendre d'un jeune homme comme lui qui ne pense qu'à elle. Il sourit en pensant au lendemain extraordinaire qui se prépare. Si toutefois elle ne la lit pas, elle pourra la lire plus tard. Une femme intelligente et lumineuse, les mélèzes, les clairières. Il suffirait qu'elle m'effleure le bras. Et il continue à danser parmi les bancs désormais plongés dans l'obscurité, envahi par la magie de ses pensées. Oui, peut-être faudrait-il une autre fin, moins incertaine, mais à cette époque je vivais dans une étrange indolence, une envie formidable de ne rien faire, et voilà pourquoi cette histoire n'a pas de fin.

Comme toi

— Tant de gens me l'ont dit (peut-être était-ce mes voix) : tu dois être interné. Mais ce n'étaient pas mes voix persécutrices, celles qui hurlaient en moi : Travaille ! Habille-toi ! Marie-toi ! Celles-là ne m'attristaient pas, elles étaient persuasives et tendres, comprenaient tout de ma vie de gyrovague et de copiste, elles savaient qu'elle était inconciliable avec une vie d'adulte et elles me suggéraient de trouver une solution. L'hôpital psychiatrique comme asile, silence. Douce chose.

Et ensuite, je t'ai rencontré ! Ah, être comme toi ! Connaître les destins que tu connais : ce serait très beau. Je suis trop insignifiant. Et si je l'échangeais ce moi avec le tien, mon cher médecin ? Te parlant ainsi, je crois cela possible.

Le chef-d'œuvre de ma vie serait d'arriver, après une longue promenade parmi les fayards, à l'heure exacte où mes compagnons se mettent à table pour manger la soupe. Pour ne pas troubler le rituel du repas, je ne suis pas admis à ma place, et pour une fois, je mange avec les médecins. En ta compagnie, Weiss, et sans te regarder dans les yeux.

Au crayon

— Cher Docteur, depuis presque trente ans, j'ai commencé à ébaucher tout ce que j'écris au crayon, timidement mais religieusement ; l'écriture est devenue peu à peu un processus de lenteur colossale, de telle sorte que parmi les mots que j'écris et où j'erre avec mes pensées, je me disjoins du sens des choses, comme si je défaisais une tapisserie : et alors, j'écris quelque chose au crayon, et l'instant d'après je l'efface, parce qu'il ne s'est rien passé...

Oh, mon jeune ami, tu me demandes si j'écris encore ? Je ne saurais te le dire. Peut-être oui, peut-être non. Et si l'hôpital était rempli, de la cuisine aux dortoirs, de mes bouts de crayon, de mes papiers coupés en feuillets très fins, de mes mots ?

J'aime les feuilles, leur aspect. Je crois que le meilleur livre, le plus beau, est celui qui te fait sortir du monde où tu végètes physiquement pour te faire vivre et respirer dans le monde que lui seul ouvre. Tout livre qui m'intéresse est celui qui met en scène un univers nouveau et met l'autre entre parenthèses (et durant le temps de la lecture, littéralement le pulvérise). Et puis les derniers livres sont comme les premiers, aucune différence : sauf que les os affleurent et que la peau s'est amincie.

Anesthésie

— Tu vois, Weiss, je ne supporte pas ce qui me rend à moi-même. J'ai recherché une anesthésie sensorielle qui me permette d'exister seulement dans mon esprit. J'ai passé ma vie en compagnie de morts qui n'arrêtaient pas de me parler. Pourquoi aurais-je dû faire le contraire ?

Marcher

— Je ne veux plus rien dire. Il est presque sept heures. Aide-moi à éteindre le soleil, parce que je dois commencer ma promenade. Non, il ne fera pas trop sombre. Non, je n'aurai besoin d'aucune lumière. J'ai toujours sur moi une petite torche, mais je ne m'en sers pas. Je connais tous les chemins de mémoire (par cœur). Je marcherai peut-être en compagnie de chats sauvages. Ils sont rares, en Suisse, mais charmants et surtout ils ne te demandent rien. Au pire, ils te demandent d'être qui tu es. Ils l'exigent. Et si tu mens, ils soufflent comme des forcenés.

C'est moi qui l'ai inventé

— Tout est possible, si j'ai inventé Herisau. Herisau est mon Institut Benjamenta, celui que j'ai imaginé il y a cinquante ans dans mon livre *Jacob Von Gunten*. Je ne suis plus le Walser qui l'a écrit. Je suis un vieil homme maintenant, mais Herisau est mien, je l'ai vraiment inventé pour moi, pièce par pièce, ses odeurs, ses ombres, les chaises, les serrures, les baignoires, les paniers, les voix, les portes, les escaliers. Je peux sortir quand je veux. Je n'ai besoin d'aller nulle part. Je n'ai pas d'habits à me mettre, je n'ai pas de mots à écrire. Je suis un exact zéro, comme l'avait décidé le sévère Benjamenta. Et si je parle avec toi, mon jeune ami, c'est parce que personne ne lira tes notes de jeune stagiaire incompetent. Me comprends-tu bien ?

Famille

— On ne peut aimer qu'avec fantaisie. Faire des enfants est une chose incivile. Mettre au monde des êtres qui demain mourront à la guerre, c'est nul. Mon unique projet, Weiss, est de ne rien faire. Ne pas procréer. Ne pas ajouter du désordre à du désordre en faisant proliférer sur la planète des êtres larmoyants et remplis de désir (même si les yeux des enfants-chiots me troublent par leur douceur sans défense). Je ne crois pas aux idées progressistes et positives, parce que ce ne sont pas les miennes. Je relis Leopardi, le *Dialogue de la nature et de l'Islandais*, mais je voudrais être comme toi, bilingue, et lire les *Petites œuvres morales* dans le texte original. Alors je me contente de mon humble allemand. Quand une pensée est nécessaire et puissante, on se moque bien des langues qu'on traverse. C'est un coup de tonnerre. Et celui qui le voit en parlera avec des mots fracassés par la foudre. Nietzsche adorait Leopardi, même s'il connaissait mal l'italien.

La langue des oiseaux

— Hier j'ai fait un rêve. Tu ne me demandais rien, je ne te répondais rien. Nous étions si tranquilles, si sereins. En me taisant, je sentais que j'apprenais la langue des oiseaux. Mais, par chance, ne pouvant voler, je ne l'aurai jamais utilisée. Comme c'est beau ! Enfin, je me souviens d'un rêve. Depuis des mois, je fais des rêves très brefs, je m'éveille en pleine nuit et chaque fois je rêve d'histoires parfaites sans me rappeler aucun détail. Tous des mensonges, mes mensonges. Qui accompagneront (je l'espère) mon enterrement comme l'adagio de la *Sonate pour piano* de Franz Schubert.

En nageant

— Il y a des années, nageant dans un lac, je me suis aperçu que mes bras étaient immobiles et que seuls mes pieds moulinaient, comme si je marchais dans l'eau. J'avançais. Lentement, imperceptiblement. Mais j'avançais. J'avais le désir d'aller le plus loin possible. Si j'avais tenu ce rythme pendant seize heures consécutives, qui sait où je serais arrivé. Sûrement dans un monde lointain, liquide, immense. Je ne bougeais pas mes bras comme le font les nageurs, mais marchais comme les marcheurs, sauf que c'était sous l'eau. Le poids de toute cette eau ne me posait aucun problème. Tout était très beau, et je ne m'attendais pas à rencontrer cyclopes ni sirènes. Je continuais à mouliner avec mes pieds, j'apercevais même le beau visage triste de ma mère, jusqu'à m'épouvanter parce que je m'endormais dans l'eau. Oh, comme ce serait beau que la mort me rattrape tandis que je nage jusqu'à l'horizon, volant vers nulle part.

Être obscur

— Une avalanche de personnalités. Ne pas savoir les distinguer. Une grappe de mains. Et des femmes et encore des femmes, des univers d'amoureux, de domestiques, de brigands. Mais ce rêve ne me va pas. Je dois être plus obscur, plus opaque. Que personne ne sache vraiment qui je suis. Je veux la buée sur la vitre, si je suis la vitre. Qui me distingue en train de tresser des paniers de ce fou qui ramasse de la paille ? Son masque est le mien. Docteur, nous vivons sur un fil. Nous nous associons, nous nous dissociions, nous nous détressons. Inévitablement. Inévitablement. Un seul parmi nous sera meilleur que les autres. Un sur un million. Mais ce ne sera pas moi. Je proteste contre cet hôpital bienveillant. Je proteste. Obscurcissez-moi ! Obscurcissez-moi !

Le temps d'une histoire

— Weiss, avoue-le, Herisau est un cimetière. Tu n'as pas de parent enterré ici? Dans la partie A ou dans la partie B? Dans l'allée C ou dans l'allée D? Il y a des tombes couvertes d'épigraphes, anamnèses soignées. Tombes sans nom, feuilles blanches. Les vraies vies, où sont-elles? Les morts, tu sais, attendent, ils ont tout le temps. Mais eux? Les extravagants, les inadaptés, ceux qui sont nés tordus, ont vécu tordus, sont morts tordus? Ces vies hors du commun et sibyllines d'idiots, d'assassins, de ratés, de violents? Tu vis dans un cimetière à Herisau. Tu en es le gardien, maintenant. Mais tu veux toujours en savoir plus. Tu veux vivre le temps d'une histoire. Et si tu me parles, c'est parce que j'ai beaucoup d'histoires à raconter. Ce qui t'intéresse, ce sont les pages que je n'ai pas encore écrites, pas encore jetées à tout va, toutes les vies encore vierges de mon esprit. Je suis le mat, je suis le muet. Écris-les, toi, ces vies! C'est déjà le soir. Tu n'as aucun rendez-vous, sauf avec moi. File hors de ce cimetière. Hors d'ici! J'en ai assez de parler avec des morts. Marchons. C'est à toi de parler maintenant. Et à mon tour de t'écouter.

Changer le monde

— Bien sûr, je pouvais faire le choix d'un retrait au couvent et prier, entouré du respect de tous, clergé et puissants. Mais j'ai préféré l'asile. Ici moins de références à Dieu, moins de prières incompréhensibles, moins de rituels à accepter. Ici nous survivons dans le calme. Ici nous sommes à coup sûr des malades. Certificats, examens, signatures, diagnostics. La seule chose insupportable pour moi, ce sont les « agités », ceux qui, comme moi, il y a longtemps, se sentent étranglés par des mains invisibles. Pourquoi faut-il avoir toujours la tête intranquille ? Le monde n'est-il pas assez agité ? Au moins luttons contre la fureur. Ici doit se trouver la tranquillité.

Mais les jeunes gens ne sont jamais tranquilles. Et ici il y a beaucoup de jeunes gens qui veulent changer le monde. Qui voulaient. Mais le monde changera seulement s'ils sont loyaux et silencieux.

Montgolfière

— Je suis fou parce que vierge ? Vierge parce que fou ? Être vierge n'est pas le pire des péchés, c'est la meilleure des défenses. Je laisse le monde à sa tranquillité. Je marche à côté. Je me promène, je marche, c'est ma manière d'aimer le monde. Si on peut aimer avec violence ? Non, pas du tout, avec la violence on ne peut que blesser et déchirer. L'amour est douceur, lenteur. Comme traverser la terre colorée en la contemplant depuis une montgolfière. Ces derniers temps, les mots me semblent faibles et sourds. Mais les chants des oiseaux, ceux que j'entends quand je suis là-haut, dans le ballon, oh oui, comme ils sont clairs là-haut ! Et quelquefois (mais ne le dis à personne, c'est peut-être un symptôme), je crois entendre la voix des chevaux. Comme me le chuchotait une amie enragée, je me souviens de son nom, Greta, elle voulait révolutionner le monde avec le style logique et barbare de ses yeux clairs. Peut-être Gulliver avait-il raison quand il créa le royaume rationnel et parfait des Houyhnhnm. Je ne crée pas de royaume, je caresse le papier qui renvoie les reflets d'un miroir. Comme il brille...

Serviable ou aimable

— Je voudrais bien savoir de quelle manière tu entends contrôler les âmes de Herisau. Être timonier des douleurs est acte de magie thérapeutique. Mais sois tranquille, je ne te donnerai ni conseils, ni ne contesterai tes choix. Je serai un néant. Je dois rester ici, à l'intérieur. Dehors je serais en danger. Je pourrais aussi être serviable, ou aimable.

Parfois, ici, quelqu'un s'intéresse à moi. Ça ne me plaît pas, et m'offense. Qu'on s'éloigne de moi. Qu'on m'oublie. Toutes mes existences ont permis la construction de mon refuge actuel : ma gracieuse et visible invisibilité. Aucun autre sentiment que celui-là : disparaître en continuant à respirer. Comme si le corps, au moins en partie, se détachait de la peau.

Une plaisanterie. Une bouffonnerie.

Est-ce que je parle à quelqu'un qui peut me comprendre ? Docteur Weiss, est-ce que tu sais ce que je te veux dire ? La folie sauve la vie quand elle n'est pas ricanement, grimace de douleur, quand elle invite au silence. Tel le silence parfait, elle ressemble au sommeil. Ce n'est pas un cri pointé comme une épée au fond des yeux. Ô médecins, ne vous bercez pas d'illusions.

Vous voudriez nous contrôler. Contrôler qui, exactement ? Comment ? De quelle façon ? Existe-t-il un sédatif contre la colère métaphysique ? Mon devoir est de vous contredire. C'est nous qui devons vous contrôler, car nous sommes la musique et vous seulement les exécutants. Vous, médecins d'Herisau, qui avez oublié que nous avons accordé la permission de discourir à notre sujet. Juste une permission. Un prêt. Que nous vous retirerons à notre guise.

Insaisissable

— Avec toi, je ne peux agir comme je le fis avec mon éditeur (comment s'appelait-il déjà ?) quand il vint me voir. Il ne m'avait jamais rencontré et je le reçus avec un air modeste, lui offrant une tasse de thé en me faisant passer pour le valet de Walser. Puis je fis une courbette et disparus dans la pièce voisine. Pour revenir quelques instants plus tard, sans mon uniforme de valet, souriant et un peu étourdi comme un qui se réveille et je me présentai : « Robert Walser, enchanté ». L'éditeur se troubla, ma plaisanterie l'offusquait, et il sortit de chez moi en quatrième vitesse, ne désirant plus du tout publier mon joli petit livre. Le pauvre !

À Herisau, rien de semblable. Toi, tu sais que je suis Robert Walser.

Mais ça ne t'aidera en rien. Prononcer mon nom pourrait même me rendre encore plus insaisissable. Quelques vieillards inoffensifs et anonymes parcourent les abrupts chemins helvétiques en fredonnant joyeusement : mais si tu les croises, ils peuvent agiter leur bâton et te briser un os du pied te considérant soudain comme un ennemi ancestral. Ou à l'improviste s'arrêter de manger leur soupe et te planter leur couteau dans la gorge.

Lutter

— Je n'ai aucune envie de lutter. Aurais-je contracté une maladie incurable, je ne suivrais aucun traitement médical. Je me déshabillerais pendant une promenade, pour me faire gifler par le vent froid. Je voudrais aider la mort. Pourquoi avoir avec elle, que personne ne vaincra jamais, un rapport d'opposition, un rejet artificiel ? Je serais d'accord pour lui faciliter le travail, sûr d'être sa cible. Suivre simplement les sept règles du Silence : prudence, secret, simulation, songe, fantaisie, métamorphose, mélancolie.

Étranger

— Une bonne dose d'ignorance est utile. Aide à mieux respirer. Te donne le sentiment d'être un parfait étranger. Quand tu t'endors, tu te sens plus libre. Personne n'attend rien de toi. Demain, tu seras libre d'écrire, de peindre, de te taire. Une chance inespérée de ne pas être à la merci du monde. Si ensuite, enfin, j'arrivais à perdre mon nom, je remercierais (qui, je ne sais pas) et sourirais (je ne sais pas à qui). Même écrire, cher Weiss, est utile quand les mots coulent comme l'eau entre les doigts, mais pas lorsqu'elle est une brique qui s'ajoute aux autres briques pour construire on ne sait quelle maison. Les maisons s'écroulent. C'est vrai, toutes les eaux veulent un lit, un cours où se glisser. (Demain, oui. Demain je lirai. Regarde sous mon oreiller à cinq heures du soir, je marcherai avec Carl).

Marionnettes

— Qu'est-ce que tu pensais trouver ? Rien. Hier je n'ai rien laissé sous l'oreiller. Hier j'ai pensé aux marionnettes de Paul Klee : au Fantôme Effraie-Oiseau, à Monsieur et Madame Mort, au Poète couronné. Le grand peintre les avait fabriquées avec du tissu, pour son fils Félix. Oh, comme j'aurais aimé t'offrir le spectacle de mes petites proses charmantes et de leurs pantins ironiques ! Mais Klee est si loin. Il habite dans le monde supérieur de l'art, là où mes petites phrases sont des pantomimes vaines, des bouffonneries idiotes. Ah, mon cher Weiss, si j'étais Cendrillon, je n'irais pas au bal, mais je rêverais à ses lumières magiques, à côté des cendres, silencieuse servante, consciente que les rêves ne seront jamais exaucés. Les cendres sont miennes, le palais du prince un lieu public, une carrière de bonheur, une satiété vaine. C'est mieux d'avoir faim. Si j'étais le Chat Botté, je me tiendrais joyeusement immobile. Si j'étais le Chaperon rouge, j'irais à la rencontre du loup en souriant. Si j'étais la Belle au bois dormant, je m'éveillerais avec le baiser du prince, mais je n'ouvrerais pas les yeux, feignant de dormir pour que le désir banal et la vie logique s'éloignent avec leur plainte inconsolable.

Si tu nous aimes

— Si tu nous aimes, négocier avec nous est difficile. Si tu nous détestes, très simple: douches froides, calmants, cordes, clés, portes closes. Et les coups si personne ne te voit. Et le bâillon sur la bouche, viols silencieux.

Si tu ne nous aimes pas, tout va bien. L'asile fonctionne, ta vie va son cours vers l'irréparable désastre des âmes. Mais pas les nôtres. Les tiennes. Il y a des voyages que tu ne peux encore imaginer. Les enfants le peuvent, les vieillards aussi, tous ceux qui ne réparent pas leur esprit. Oh, ces existences! Seulement des parapluies contre les averses! Mais il y a des manques que rien ne peut combler. Elisa, ma mère, ne me regardait jamais. Oh, si elle m'avait regardé! J'aurais peut-être jeté tous les parapluies en éclatant joyeusement de rire!

Oleg

— Je me souviens très bien de ce rêve. Trois nuits consécutives, je l'ai refait. Un homme énorme gambadait entre les bancs du parc, comme s'il avait transformé le jardin en pont de bateau et les bancs en chaloupes. Il disait s'appeler Oleg, qu'il était baleinier, mais tout le monde le croyait fou, un extravagant qui racontait n'importe quoi. Oleg criait : « Oui, mais moi, je me suis sauvé ! » Et il volait d'un banc à l'autre, tel un ours délicat. Je l'ai vu et je me suis mis à pleurer. Pourquoi personne ne lui adressait-il une parole aimable ? Oleg tourné vers moi, immense, me demanda : « Quel âge as-tu ? ». « Sept ans, peut-être huit », ai-je balbutié. Le géant eut un grand sourire et cria : « As-tu déjà vu la queue d'une baleine ? ». Je secouai la tête. Alors Oleg, avec la pointe d'un couteau, arracha une petite branche et y grava quelque chose. Je ne sais pas pourquoi, mais je fermai soudain les yeux. Quand je les rouvris, Oleg avait disparu et de nombreux enfants se moquaient de moi, me lançaient des morceaux de papier, des emballages, des bouts de ficelles. Et même une branche de hêtre, souple comme une lance, sur laquelle je pus distinguer une queue de poisson. Je l'attrapai, la serrai contre moi et m'en fus. À cet instant, je me réveillai dans mon lit, les mains vides. Regarde, Weiss, elles ne sont pas complètement vides. Dans la paume, il y a encore un signe, un petit signe.

Sieste

— Si être adulte signifie renoncer à une belle sieste, en plein milieu de la journée, alors je renonce à être adulte. Je veux un monde rempli d'enfants qui m'accueillent à bras ouverts, moi le bel au bois dormant, sans me faire de mal, ni prêter attention à mon vieux visage et mes habits froissés. Être adulte: stupide rigidité, contraction musculaire et mentale, police des émotions. Non pas joyeux bazar ou épicerie colorée, avec épices et caramels qui attirent les enfants émerveillés dans leur univers illimité. Je reste ici, tu le sais, parce que rien n'est plus beau que renoncer à la corruption des sentiments.

Besoin

— Je n'ai besoin que de mes deux pieds et de mes deux mains. J'ai besoin de me coucher dans la neige et d'y mourir de froid comme un petit enfant. Il n'y a que toi qui sais que je peux marcher un nombre incalculable de jours sans jamais bouger d'ici. Mais je préfère me déplacer avec mon corps : c'est plus naturel et éveille moins de soupçons que les voyages intérieurs. Tu comprends mon incroyable bonheur ? La terre sur laquelle je pose mes pieds ne m'appartient pas : je n'ai pas besoin d'elle ni elle de moi ; elle m'accueille, surtout les jours de pluie, quand j'enfonce mes chaussures crottées dans la boue et ouvre le parapluie pour me protéger. Mais toujours une baleine est cassée et vient frapper mon visage, en une caresse violente. Ah, quelle caresse ! C'est un signe que me fait le monde. M'effleurant à peine mais en voulant me tuer. Par miracle, je suis sain et sauf. Je ne suis pas fait pour ce monde et il n'est pas fait pour moi. Nous nous supportons difficilement, je suis un bouton décousu et lui, la Grande Veste. Pourtant nous faisons la paix. D'ordinaire quand les oiseaux chantent près d'un ruisseau. Quand tout s'écoule.

Presque

— Je ne m'éloigne jamais longtemps. Je ne veux pas jouer au privilégié. Je dois rentrer aux heures imposées. Manger et dormir avec tous les autres. À la même heure. Ceci est le contrat avec Herisau. Tu as lu mon dossier médical. J'imagine qu'il n'y a presque rien d'écrit. Du genre: R. W. Promeneur. Entend des voix. Voudrait être moins visible.

Presque est le mot juste. Il appartient à deux royaumes distincts. Il est presque beau, presque laid, presque sain, presque fou. Mais il n'est jamais l'une ou l'autre chose. Tu vois, les histoires sont finies. Je marche dans les bois mais c'est comme s'il n'y avait plus d'arbres. Même les oiseaux ne chantent plus. Les chemins sont vides. Je me sens libre. Non pas presque libre. Mais libre.

Achab

— Ah, destins extraordinaires ! J'adore Bartleby l'écrivain, qui fait exploser Moby Dick ! La baleine représente le rêve que Bartleby ne s'autorise plus. Rejoindre la blancheur impossible, la Grande Monstre, perdre la vie pour la harponner. Bartleby l'a remplacée par une grande pièce toute blanche dans laquelle la seule action possible est copier, où le harpon est devenu une pauvre plume sur un feuillet minuscule, et ensuite même la plume s'arrête, refuse, ne veut plus comparer les doubles, ne veut plus copier. Bartleby, immobile dans le bureau comme une huître sur son rocher, se retrouve accusé de vagabondage et meurt en prison, où il préfère ne pas manger. Lui, un vagabond ! Lui, l'homme le plus immobile de la planète ! Mais son refus est aussi dévastateur qu'une traversée océanique de l'esprit. Désespéré, fragile, inflexible. Dispersé en tout point dans l'air.

Est-ce que je regrette quelque chose ? Oui, je regrette de ne plus écrire, je le regrette quand il y a une certaine lumière en octobre qui vient des arbres et ne brûle pas la peau ; souffle alors un vent léger et je pourrais écrire sans rien savoir : mon secret serait le vide parfait de la page, bourdonnante de mots comme une ruche.

Promenade

— Les psychotiques rêvent-ils ? Te l'es-tu déjà demandé, Weiss ? Moi, je rêve depuis que je suis à Herisau. Il y a trois nuits, je me souviens que je me croyais en haute mer, accroché à une poutre de bois. L'air était doux. Aucun navire à l'horizon. J'avais les jambes glacées. Je vis approcher une coque et une échelle de corde fut jetée depuis le pont. Je m'y agrippai, gravissant l'échelle de corde et là j'entendis une voix : « Que voulez-vous, Monsieur, du sucre ? ». J'étais dans un magasin de Reinerstrasse et j'achetais des caramels. La mer semblait avoir disparu. Au-dessus du jardin, au pied du blanc monument à Goethe, les ombres de nuages passent et repassent. Le soleil est voilé, presque blanc. Les petits oiseaux gazouillent dans les arbres et une femme sourit. Soudain je vois une cale ouverte, un puits obscur. Je suis à nouveau à bord d'un grand navire à la très haute voilure, sur un pont de bois sombre qui brille au soleil. Au gouvernail, un homme barbu, les bras posés sur la barre. À la proue, un deuxième homme : il observe la boussole sans bouger un seul muscle. Un troisième scrute les étoiles avec la même immobilité. Un quatrième est occupé à laver le pont supérieur. Le parc de Hessel a disparu, ce très beau jardin est devenu un bateau ensorcelé ; pourtant les marins n'ont pas des visages de cadavres ou des corps effrayants : ce sont des êtres normaux qui ont comme caractéristique de se tenir parfaitement immobiles. Comme certaines femmes, dans le Parc, qui mangent leur glace et surveillent leurs enfants sans bouger. Je pénètre en cachette dans la cabine du capitaine : le lieu déborde d'instruments et de cartes, laissés à l'abandon dans un désordre indescriptible. Parmi les hommes que j'ai vus immobiles sur le

pont, lequel est le capitaine ? Peut-être le plus vieux, le plus grand, ou celui avec les bras pétrifiés sur le gouvernail ? Le journal de bord est grand ouvert sur la table, sous la boussole. Je le feuillette. « Hé là, Monsieur, pourquoi lisez-vous mon journal ? Qui vous en a donné la permission ? » Une jeune femme me gifle en plein visage : je reste abasourdi sur mon banc, la joue douloureuse et tout tremblant. Le soleil commence à se coucher. Quelques garnements lancent des pierres sur la tête de Goethe. Ces coups me réveillent et m'effraient. Oh, Weiss, Weiss, comment fait-on pour ne plus rêver ?

Bronzage

— Mais oui, tu m'es sympathique. Toi, tu n'es pas bronzé. Je ne supporte pas les médecins à la belle peau bronzée, parfaitement sains dans leurs chemises blanches, de retour de voyages dans des îles luxueuses, ils s'agglutinent autour de nous, clochards crasseux, tels des messieurs élégants, des patrons. Cette élégance est de mauvais goût et désagréable. Je souhaite à chaque médecin d'être toujours pâle. D'avoir un air pitoyable et bête comme moi. Question de pudeur. Mais aussi de thérapie. Comment font-ils, ces totems de chair bronzée, pour soigner des peaux de squelette en mauvais état, les nôtres, sans éprouver un sentiment de dégoûtante supériorité ?

Voix

— Je n'ai plus le temps d'écrire. Je dois m'occuper en priorité de mes voix : elles ont une belle allure hypnotique, une musique secrète bien à elles, et je dois les ressentir en profondeur, je dois le faire ou je tombe à leur merci. Si je me distrais, si j'écris, je me sens coupable de ne pas les avoir soignées et écoutées, et elles tournent, tournent encore et cette fois pour me faire du mal, comme le tonnerre dans un tronc d'arbre creux.

Nomade et alcoolique

— Copiste, commis, bibliothécaire, employé dans une usine d'élastiques, coursier pour des banques commerciales. Mais ce dont je me souviens, ce n'est pas de ces boulots que je faisais durant trois ou quatre mois. Je me souviens du visage de mon père, relieur de livres raté, me regardant : il ignorait que je deviendrais un paresseux, un nomade amoureux du vin, un auteur de livres pour de rarissimes lecteurs (quarante-sept exemplaires vendus d'un des miens, je crois). Les livres des ratés sont des obsessions imprimées sur papier. Pour cette raison, maintenant je ne fais plus rien. Je préfère le silence. Je préfère disparaître.

Un bel élan

— Mon cher Weiss, le risque des ténèbres est la chose la plus claire. Je suis sûr que tu as lu ce passage de Montaigne où il parle du Tasse et affirme que c'est sa sagesse subtile qui l'a conduit droit à la plus mortelle des folies. Que veux-tu y faire ? Esprits extravagants. Livres excellents. Mais la lecture n'est pas si importante. Que trouves-tu, dans ces traités banals sur la morale et ces romans sur le sentiment, qui te donne un bel élan, sensuel et profond, et l'envie de t'approcher de la peau de l'autre, de la sentir palpiter ? Quand la littérature n'a pas cet élan, ce parfum velouté et tenace, quand elle ne te caresse pas les doigts, il vaut mieux se taire, devenir vieux et tranquille, jeter du millet aux oiseaux qui se posent sur le banc, en attente de la nourriture qui les fera vivre quelques jours encore, naïvement confiants dans la vie, si amoureuxment présents. Tu sais, j'aime vivre à Herisau parce qu'ici personne ne se tourmente à construire des idéaux de luxe, des projets d'artifice, des machines de guerre avec quoi détruire la terre.

Personne ne veut tuer aucun Ennemi Mortel. Parce qu'il n'existe aucun ennemi mais des âmes subtiles et sombres qui nous inspirent des pensées angoissées, mais légères.

Le survivant

— Hier, j'ai rêvé que j'étais Ismaël, Weiss (**mais** pourquoi est-ce que je rêve tant ?). Je flottais sur l'océan, sain et sauf, et un bateau me recueillait. Des marins me hissaient à bord, me nourrissaient, m'habillaient. On me coucha. La tête me faisait mal. J'étais fiévreux, allongé dans une couchette, et soudain je me rendis compte que je n'entendais plus aucun bruit provenant du navire. Je me levai et courus sur le pont. Il flottait quelque chose d'étrange dans l'air. On avance, mais le bateau semble arrêté. La proue fend l'océan avec une lenteur pénible. Les courants ont disparu. Les voiles pendent, inutiles. J'aperçois un feuillet sur le pont, le ramasse et lis : « Tout a commencé depuis que nous l'avons pris à bord. Nous devons nous débarrasser de l'intrus. Lui donner un peu de vivres et la mer l'engloutira. Mais nous ne pouvons pas. Nous sommes beaucoup trop épuisés. Personne n'a la force d'esquisser le moindre mouvement. Nous n'aurons pas de salut tant que cet homme sera à bord ». Je tourne la tête et vois l'équipage frappé d'immobilité. Quelle angoisse ! Je me jette dans l'eau pour sauver le bateau. Mais autour de moi, plus d'eau, seulement une vaste mer herbeuse. Je commence par m'embourber mais je me relève et marche dans un grand jardin. Les arbres s'agitent, secoués par le vent. Tous les bancs ressemblent à des tables à la dérive. Puis tout se calme. Je suis assis à côté d'une femme qui de surprise fait tomber sa glace sur ma barbe. Je dois avoir l'aspect terrible et sauvage d'un marin crasseux. Je voudrais lui dire : « Je ne suis pas dangereux, je viens de faire un très long voyage parmi les baleines et les tempêtes ! ». Mais elle est déjà partie, appelant au secours. Stupide femme, écervelée ! « On m'appelle Ismaël », ai-je murmuré. De quoi aura-t-elle eu peur ? Et je me réveille brusquement.

Sentences

— Sans abîme, un artiste est une fleur sans parfum. Pourquoi viens-tu me chercher, alors que la forêt est plus intéressante que moi ?

Pourquoi ? Moi, creusé d'abîmes ? Et lesquels ? Dis-moi leur nombre, leur forme leur consistance. Chaque trou noir n'a-t-il pas sa mesure, ses escaliers, ses clous ?

Et puis, à qui **le noir fait-il encore peur** ? À personne. C'est le blanc qui est terrible, en vérité, lorsque le sang se retire du visage et le laisse livide, terreux.

Nutrition

— N’y a-t-il que toi pour te tenir bien aligné sur la terre de personne, ni normal, ni fou, à faire semblant de nous juger, et en fait à te nourrir de nous parce que tu ne sais rien faire d’autre que rester là à nous écouter, t’arrêter là pour nous regarder ? Si tu veux nous avoir à l’œil, nous tous, c’est pour être plus puissant. Plus tranquille. Sache que tu ne seras jamais tranquille tout seul. Pour l’être, tu auras toujours besoin des enfants ou des fous. Pauvre Weiss, les présidents et les directeurs riront de toi qui vivras après moi, contre la vie. Celui qui m’écoute est mon semblable. Celui qui ne m’écoute pas a de grandes affaires en banque et beaucoup de femmes dans son lit. Il ne ressent pas ce que ressent un fou. Ah, ce qu’éprouve le fou est bien différent, je le sais -- oh, comme je le sais...

Âme

— Un médicament qui effacerait le visage et en adoucirait les traits, tu l'aurais, Docteur Weiss ? Le nez est trop massif, la bouche trop fine. Une bonne crème, tu aurais ça, une crème qui uniformise mon teint ? Honte à toi. Si j'étais Dieu, j'inventerais une espèce différente de l'espèce humaine, un être nouveau qui naîtrait très vieux, sage et exténué, et ensuite, le temps passant, rajeunirait de plus en plus, devenant enfant, puis nouveau né, ensuite une fumée puis plus rien, retournant naturellement au néant. Pourquoi Dieu ne nous a-t-il pas accordé une telle grâce ?

Je ne suis pas le fou que vous piquez, ni le dément que vous gardez, mais le miroir qui vous réfléchit. Non pas le cristal, Weiss, mais l'acier de la lame. Lame qui ne donnera aucun coup. Il lui suffira de refléter vos bouches et de vaincre le silence avec mes paroles. Je parlerai, sans m'arrêter. Vous devrez m'enterrer pour me faire taire. Persécuté ou persécuteur : la vie est un choix.

Oreille

— Je ne suis qu'une oreille et vous déversez le monde à l'intérieur, voix, jugements, pensées. Le chaos. Et d'une voix trop aiguë ! Je vous en prie, parlez plus doucement. Ce n'est pas un hôpital, mais le livre des vivants qui se préparent à ne plus l'être.

[...]

Les visages, Weiss ? Je ne les aime pas. Aux visages, je préfère les ongles. Ils sont anonymes : ni beaux, ni expressifs. Ils continuent à pousser après la mort. Je les regarde souvent comme s'ils ne faisaient pas partie de moi.

Gardiens et nourrices

— Gardiens ou nourrices ? Ridicule. Je suis libre. Je dois rire. Je ris depuis le fond d'un puits, je n'ai rien d'autre. Je ris depuis l'obscurité. Tout me manque. Jusqu'au nom. À présent, je sais la vérité. Je n'ai aucun lien. Moi qui déborde dans le monde des esprits, je suis lié par mes ficelles et par mes paniers au royaume des morts vivants. Et ma tête habite en bas, dans mon estomac. Depuis sept mois, elle mange mes pensées.

Regarde ma merde, Weiss : il y a là des siècles de catégories et de concepts. Si tu la mangeais, ce serait comme devenir esclave de l'église et se nourrir du corps du Christ, sacrifié pour toi et pour tous en rémission des péchés. Mais les prêtres sont sourds et aveugles. Ils se soumettent à l'esprit et l'esprit les empoisonne. Tous tristes et courbés, tous vêtus de noir. Oh que je voudrais les disperser à l'aide d'hymnes à la joie !

Enceinte

— Non, Weiss, arrête-toi ! À cinquante centimètres de moi.
C'est l'enceinte.

Si tu la franchis, alors ce sera moi qui t'apprendrai comment mon identité provient directement d'un dieu. Ce n'est qu'une hypothèse, mais franchis cette ligne et elle deviendra réelle, comme est réel le chasseur dépeçant sa proie. Je sais qui je suis. Tu sais ce que signifie le savoir ? Tu ne connais les paroles d'aucune berceuse ? Dommage, tu aurais pu résoudre mon drame : Elisa² ne m'a jamais bercé, et ses yeux, quand elle me regardait, mentaient. Derrière moi, ils voyaient un autre monde. Quelque chose de blanc. Ses yeux étaient noirs, avec beaucoup de blanc à l'intérieur. Comment aurais-je pu me bercer moi-même ? Ah, l'écriture-dodo, ah, l'écriture-enfant-do...

2 la mère de R.W., ndt.

Induction

— N'essaie pas de me convaincre de prendre des médicaments. Je n'en ai aucun besoin. Tu sais que j'observe scrupuleusement la thérapie. Mais aucune science médicale ou chimique ne me transformera. Aucune. Une pilule ou même une pléthore de thérapies pourrait-elle me faire du bien? Dans le meilleur des cas, elles accentueront la tendance à la somnolence que tout seul je m'efforce, avec mon esprit, d'induire dans mon corps. Si je pouvais en sortir, ne fût-ce qu'un instant! Ah cette stupide, stupide cage! D'autre part, je ne suis pas sûr d'anéantir le monde: il est assez habile pour le faire tout seul. Je lui cède, fier de marcher droit dans les champs, l'œil rivé à la lumière. N'ayant rien à perdre, je m'égare avec une grande fierté.

Tache grise

— Un emploi sûr, être employé de bureau, un revenu régulier ? Cela aurait signifié la destruction de ma vie physique et spirituelle. Moi, « *homme à tout faire*³ » ? Moi, qui dois écrire *Theodora* ? Je ne veux pas être une petite tache grise, un abîme d'ennui. Je préfère disparaître.

3 en français dans le texte. Ndt.

Ça ne me va pas

— Dire non est très facile. Dit une seule fois, il te conduit rapidement ici, à l'asile : « Je ne veux pas manger, je ne veux pas boire, je ne veux pas bouger, je ne veux pas apprendre »... Ou mieux encore : « *Ça ne me va pas*, de manger, boire, bouger, apprendre » -- le monde entier est subverti par ce léger murmure : *ça ne me va pas*.

À la fin, tous les problèmes finissent par émerger, les paniers sont tressés avec des fibres très solides et il n'y a plus rien d'autre à faire que décorer les murs avec des mots. Arabesques, toiles, syllabes. Tu n'as jamais eu le sentiment, Docteur, que la vie était une crypte, et que tu ne savais pas combien de temps tu resterais dans le noir ? (Pourtant, dans la nuit, le papier d'aluminium brille comme l'éclat d'une luciole, le reflet d'un miroir, et semble contenir toutes les écritures...)

Poésie

— J'écris de la poésie, Docteur Weiss. Qui écrit de la poésie fait devenir précieuse la vie. Les émotions, les pensées, tout va sur la feuille, elle se fait sonore, belle, riche, intense, sensuelle, heureuse et le monde, même ces belles filles françaises qui se prennent en photo au milieu des feuilles et des odeurs de café, devient une ombre délicate et fragile. C'est tout. Dans les cas les plus heureux, il ne reste plus rien, peut-être un peu de cendre. Avec les feuilles, à Herisau, on allume le feu dans les cheminées, on souffle et c'est un plaisir.

Hölderlin

— Ô mon doux Hölderlin, enfin j’entre dans ton royaume. Je préfère, oui. J’entre, même si je ne réussis pas écrire ne fût-ce que l’ombre d’un hymne. Je t’en prie, fais-moi entrer dans ta tour. Je suis fatigué de marcher à travers bois et je voudrais rester un peu avec toi. Nous pourrions même rire ensemble, si les siècles le permettaient : nous en savons long sur les fantômes... Nous, poètes-huîtres qui ne nous contentons pas du trou dans lequel nous sommes ensevelis. Nous, qu’aucun poème infini, qu’aucune Bataille mythique des Arbres et des Oiseaux ne satisfait avec ses strophes impressionnantes.

Homme de la terre

— Dans la mer, les objets bougent et se cachent ; jamais rien de certain. J'aime beaucoup la mer, immense et changeante ; mais nous nous fréquentons peu. Je préfère l'herbe des grands champs : au moins, je peux la parcourir en toute modestie, n'étant pas un grand nageur ; je ne me mesure pas avec l'infini, je suis un pauvre petit homme de la terre. Un promeneur. Un qui se tient bien au chaud dans sa « Chambre d'Écriture pour Inactifs ». Ma véritable chambre. Dans la vie de tous les écrivains, il y a des places assises et des places debout. Moi j'ai choisi de rester assis, et quand je marche, je fais semblant d'être debout. C'est beau d'être là où personne ne te voit. Les Inactifs ont une grande qualité : rendre invisible leur œuvre en l'écrivant dans de grands cahiers épais.

Rêve

— Hier, j'ai rêvé qu'on fêtait un de mes amis, écrivain et philosophe, mort depuis quelques mois, dans la ville de Balan. C'était le premier colloque important à son sujet. Il se déroulait dans un petit amphithéâtre, non loin d'une plage et on entendait le bruit du ressac. Et moi, soudain, je le voyais, vivant et présent, à mes côtés. Il souriait et disait qu'il n'aurait pas pu rater ça : à Balan, on trouvait des gâteaux qu'il était impossible de ne pas manger. J'étais stupéfait qu'un mort puisse manger. Mais il était si vivant et si joyeux qu'à la fin, mon étonnement disparut et je fus seulement heureux. Nous étions ensemble, lui et moi, son visage adolescent, sa belle barbe sombre, son grand appétit. Il dévorait une épaisse tranche de **Sacher**, en faisant semblant de lire un livre. Professeurs et philosophes parlaient de lui, de l'importance de l'écrivain et philosophe défunt. Mais nous, nous **riions** de bon cœur. Pendant ce temps, la mer continuait à se briser sous l'amphithéâtre, tout près. J'ai pensé qu'on n'est jamais tout à fait mort quand quelque chose nous rend encore heureux.

Promenades

— Sur le lac de Biemme, Rousseau, bien avant moi, s'est promené : j'en suis fier. Mais lui, les épines qui me transpercent ne le transperçaient pas. C'était un philosophe. Même si le monde n'arrêtait pas de le persécuter. Il y a des philosophes qui font penser légèrement, et des philosophes qui te jettent des pierres à la tête. Oh, comme je les déteste, ces ânes ! **En face de** pensées qui n'ont pas la couleur des tulipes dans l'herbe, je baille.

Église

— Souvent en plein jour, j'entrais dans une église. Pour trouver les mots de mon prochain poème. Tout seul dans le silence, il m'arrivait de comprendre ce qui est magique et ce qui ne l'est pas. Et les voûtes hautes me renvoyaient l'écho des mots que je murmurais. S'ils sont lourds, je les efface. S'ils conviennent, je les utiliserai. Chaque poète a ses stratégies. Ne prie rien ni personne. Utilise ce dont tu as besoin : non pas un Dieu sans couleur et sans visage, mais une vibrante et délicate musique. Les églises reposent et permettent de comprendre le son juste des mots. L'acoustique est parfaite. J'écoutais les mots que j'avais écrits, mais en silence, sans avoir eu à les écrire. Il y a des instruments qui, même si on n'en joue pas, sont très beaux. Et parfois, on marche avec tous ces sons dans la tête et on rêve de rester comme ça, muets et remplis de musique, juste sans toucher au monde. Quelqu'un me parle (une voix !) : « Tu es vil, tu entres en force dans les choses pour les changer »... Mais pourquoi, ai-je pensé, qui suis-je pour le faire ? Ma place se trouve juste après le mystère du rêve. Politiciens et *condottieri* font ce qu'ils doivent faire : ils couvrent la terre de sang et de stupre. J'aime bien trop la belle nature pour être un des leurs. Je reste ce que je suis. Quelqu'un dit « un écho ». C'est beau ! Mieux vaut être un écho qu'une ombre. L'écho a une teinte délicate et douce, l'ombre est lugubre et sombre.

Vieux papier

— Je n'aime guère le papier quand il est neuf. Trop blanc, bon pour avocats et poètes criards. Je veux du papier de seconde main, taché de pain et de *focaccia*⁴. Beau seulement ainsi. Papier utilisé par des gourmands, et non pas par des philosophes. Quelque chose qui a enveloppé et caressé la nourriture. Merveille d'écrire là-dessus. Il y a encore le goût de la farine, l'huile pour la pâte, tous les parfums. C'est là que je voudrais déposer mon écriture. Ou sur le papier froissé des télégrammes, où les mots se retrouvent à côté de l'adresse et du nom, amoureux, ambigus, suppliants, coléreux.

4 spécialité génoise à l'huile.

Rien de plus

— Le chant sans retenue des oiseaux. La parfaite lumière du jour. Et savoir que la nuit ne viendra pas, parce que j'exige qu'elle ne vienne pas. Je ne saurais rien te dire de plus aujourd'hui, Weiss, si ce n'est que je hais les papeteries sombres, les librairies obscures, les magasins sombres, les bureaux sans lumière ; je veux des choses qui brillent comme des miroirs d'eau dans les bois, je veux me perdre dans la verdure, je veux trouver la clairière où être moi-même, où une déesse blanche me remarque et une divinité royale des bois sourie à l'homme que je suis vraiment, passant outre le masque de terre. Büchner disait de Lenz : « Il était comme un rêve pour lui-même ! ».

Melville

— Certaines fois je voudrais en savoir plus sur les derniers jours d'Hermann Melville. L'homme qui a écrit *Moby Dick* et *Bartleby l'écrivain* doit avoir eu un secret important enfoui en lui. Le gigantesque poisson, le tout petit copiste : celui qui a en lui deux réalités aussi opposées (mais sait-on si elles sont vraiment opposées ?) a en lui une âpre et belle folie que je voudrais partager. Un éloignement bien particulier du monde. Je le vois à l'intérieur d'un vent /pris dans un vent double, soufflant de nuit comme de jour -- l'un, puissant, l'autre, léger. Qu'ont été ses dernières années ? Il me faudrait lire une biographie de Melville. On dit qu'il a vécu parmi les missionnaires et les cannibales, et qu'il détestait les premiers -- auxquels il préférerait les seconds. Et puis, il y a le drame de son fils, suicidé à dix-sept ans. Un coup de pistolet dans la maison de son père. Pour être sincère, son langage emphatique m'étourdit et parfois m'exaspère, comme le sévère visage biblique d'Achab. Mais quand il évoque les chaloupes et les jeunes gens absorbés dans la recherche des baleines, ces jeunes plongés dans la folie de voir glisser et s'échapper les monstres dans l'immense océan ensorcelé, mon désir le plus grand est de m'embarquer à bord du *Pequod*, errant des années à la poursuite d'un doux et innocent cachalot... Personne ne sait où il est, perché là-haut à la vigie, la tête dans les nuages, mais on lui sourit comme à un ami lointain tentant de convaincre le capitaine de suspendre sa ridicule vengeance. À côté de Queequeg et de Stubb, rien que nous, à boire et chanter tandis que les belles baleines soufflent et nagent, en soulevant de très hauts jets complices...

*Les dessins de Karl*⁵

— Non, je ne garde pas de livres ici. Pas même les miens. Qu'est-ce que j'en ferais, dans un asile ? Je lis ce que je trouve : vieilles revues, Dostoïevski, Jules Verne. Mon frère vient rarement me voir. Il est très occupé. C'est un grand artiste, reconnu de tous. Oh oui, j'aimerais bien avoir quelques dessins de Karl, ici, avec moi. J'adore ses hommes et ses femmes. Tous sont Robert. Tous sont moi. Je les aime. Pas besoin de corps pour aimer. La fantaisie, le courant qui traverse les choses est énergie d'amour sans la douleur de la passion.

5 Karl Walser, peintre connu qui a fait une carrière brillante à Berlin puis en Suisse.

Rire

— Hier, j'ai parlé à Carl⁶ de nos conversations. Il en a été heureux. C'est un homme pur et désintéressé. Quelquefois, si j'ai parlé avec toi, il renonce à m'accompagner dans mes promenades. « Je ne veux pas t'abrutir », me dit-il. Et moi je ris de ses précautions, je lui serre la main, lui touche l'épaule. Nous allons boire une bière dans une ferme isolée. C'est bon de boire et de manger.

Et si le monde, en dehors de nous, n'était qu'un jeu ironique d'ombres qui existent seulement pour nous tourmenter et nous tromper ? Ce monde est notre lanterne magique. Faire semblant de le croire vivant est une plaisanterie. Nous nous y adaptons tous parce que nous ignorons que la variété des métamorphoses est infinie et il suffit qu'un enfant regarde la ferme, l'herbe, les feuilles des hêtres et les colore à sa guise pour que disparaisse ce que nous voyions et apparaisse ce que lui voit.

6 Il s'agit de Carl Seelig qui accompagna durant vingt ans Robert Walser dans des promenades dans les environs d'Herisau. Il fut son exécuteur testamentaire.

Page secrète

— Que le monde entier me considère comme un être insignifiant, quelle bonne chose ! Combien de fois j'ai envié mes collègues écrivains pour leur virtuosité à tresser thèmes et mots -- mais je me suis vite aperçu que je me trompais : car à quoi sert la virtuosité ? Pour ma part, je me contente de mes pensées secrètes. Je veux que mes pensées restent secrètes. Je le dois, autant que je le veux. On peut rire de mes pages secrètes ; mais personne ne peut m'enlever la plume et le papier, ~~surtout~~ quand je n'ai rien écrit encore, et que tout est dans ma tête... Et je suis petit, très petit, et mon histoire est tout entière là : l'histoire d'un zéro, nombre rond, œuf nu, sans guirlande... Et je ris comme un enfant regardant le papier d'aluminium, la page planche : un beau rectangle de neige déversée au centre de mon bureau sombre...

— « Mon » ? « Bureau » ? C'est juste « une table », une table ! De bois sombre, envahie des miettes du repas des fous.

Invitation

— Hier, j'ai invité un fou de Herisau. Un type grand et laconique. Pour lire des phrases dans un livre. Au bout d'une heure, il était heureux. Il disait qu'il se sentait comme celui qui répète une phrase dont il ne comprend pas le sens et dont il n'est pas responsable. Une phrase importante, décisive. Il se sentait soulagé de ne pas l'avoir écrite. « En lisant, je me sens libéré d'un poids ». Celui qui lit n'est pas dangereux, il est calme. Nos fonctionnaires pourraient réprimer les révolutions sanglantes avec une bonne éducation littéraire. L'ignorance des puissants engendre des horreurs qui pourraient être évitées.

Sapho

— « Gouffre... profond ».

(Un vieux qui tresse des paniers et se souvient de vers de Sapho.
Étrange, étrange...)

Dostoïevski

— Tu as déjà lu Dostoïevski ? Son problème : « le sacrifice d'un enfant ne vaut pas le salut de l'humanité ». Les enfants sont toujours sauvés parce qu'ils sont ce que les adultes ne sont pas. Les défendre, c'est défendre notre santé belle, folle et douce. Eux, les enfants, sont des bombes à retardement sous la peau saine des puissants. « Toute l'humanité » n'est qu'un signe abstrait, seuls « les hommes » existent : la faim, l'angoisse, le sommeil, les éclats de rire.

Le cri

— Un jour, Weiss, j'avais six ou sept ans, un type, fou ou peut-être ivre, passa en criant dans le parc, et ma mère, qui tenait étroitement ma tête, me couvrit les yeux et me boucha les oreilles pour que je ne voie ni n'entende. « C'est un scandale. Ce ne devrait pas être permis... », murmurait-elle. Et voilà, Weiss, je ne pense plus qu'à ce son. J'avais à peine entrevu cet homme que ma mère m'empêchait de voir, et depuis lors, j'y pense : bien que je ne l'aie jamais vu en face ni entendu hurler, je ne fais qu'imaginer l'énergie de ce cri qui désobéit au monde, et je sais que je dois négocier avec lui, et seulement avec lui.

J'écris pour entendre ce cri. Pour vivre après que tant d'ordres cruels ont causé des guerres, du sang, des charniers, le silence. On ne peut oublier. On doit témoigner. On peut le faire en existant, en parlant. Celui qui témoigne, depuis toujours, ne veut pas se rallier à la mort sourde qui rend muet. Il esquisse un projet d'immortalité.

Je cherche toujours le visage de ce clochard halluciné. Qui n'a jamais rêvé de donner forme aux choses interdites ? Et si ces désirs existent, pourquoi ne pas leur donner corps, comme fait l'enfant avec les jouets qu'il désire ? Pourquoi ne pas inventer des vies nouvelles ? En dressant la carte d'un autre univers, mon écriture rentre en moi, ne se substitue à rien, me restitue ce qui m'a été refusé alors : cet homme et son cri ; la douleur exacte qui passait à côté de moi...

Pas de résignation

— Je ne me résigne pas à toucher une peau déjà froide, Weiss. Je déteste les morgues, je ne supporte pas les autopsies. La vie va et vient, mais si tu notes sur un carnet les moments forts et vrais d'une vie d'homme, à la fin, il existera encore... Ce petit enchantement qui nie le silence, une cérémonie chamanique qui exorcise la mort : l'art, Weiss, l'art !

Une image aide à le comprendre : un œil ouvert en plein cœur du typhon. L'œil voit, même si le brouillard d'écume enveloppe tout. Il reste ferme.

Une jeune femme a dit de moi que je suis un coureur paralysé. Au regard des années cette phrase me va. Je ne cours pas et reste arrêté. Je me promène infiniment. Je divague, Docteur. C'est de la perception d'une paralysie que naît mon écriture, et pas d'une théorie de l'impuissance. Je décris les effets vitaux d'un arrêt. Comme quand un cœur s'arrête, mais continue à battre grâce aux artères libérées de l'occlusion : les artères se gonflent et le bercent avec des flots de sang vif, dans un très beau moment de communion et d'intimité viscérale.

Question

— Est-ce que ma voix te parvient, Weiss ? Aujourd'hui est un grand jour. On peut entendre la voix des chevaux et des anges. Écoute-moi : ne t'ai-je jamais dit comme c'est beau, de dormir en marchant, comme c'est incroyablement doux, d'être Don Quichotte sans Sancho et sans moulins à vent ? J'obéis à mille Dulcinées du Toboso, et toutes m'aiment, toutes ensemble, sans m'avoir jamais vu, croyant seulement au flot de mes histoires. Quel ennui magnifique de raconter et d'aimer ! Les jambes marchent, marchent. La société que je fréquente est celle du jour et de la nuit. Toute parole est une pause. Et je préfère disparaître.

Écrire, réécrire

— Cher Docteur Weiss, écrire et réécrire ne sont pas seulement art de la citation, ni simple jeu, mais l'obsession de celui qui ne peut y échapper. Même inconsciemment, l'écrivain retraduit les émotions d'un individu qui a vécu avant ou après lui. Quand une note rappelle un thème et un mot en ramène d'autres à la lumière, ce n'est pas dans le but d'imiter mais d'évoquer. Il y a de délicates et intimes correspondances entre les vivants et les morts, entre le rêveur d'hier et celui de demain. Résonnances. Je pourrais me considérer comme un sourcier de résonances. À l'écoute du rythme d'autres cœurs qui m'aident à supporter les battements du mien avec moins de solitude. Encore et toujours une question de musique.

Écrire est le fait d'obéir de manière obsessionnelle à tous les souvenirs et les sensations qui nous étouffent et étourdissent et ensuite, avec la parole, se recourent ensemble. Je suis fier de moi quand, traversé par l'œuvre qui m'a trouvé et dont je suis devenu l'instrument qui me pousse à aller en un lieu ou un autre à la recherche de ce mot ou de cet autre, moi, le voyageur étonné, je ne peux qu'accepter. Là, en cet instant précis, j'éprouve **étonnement** et fierté. Mon désir serait de trouver des ombres dans le passé ou le présent, à évoquer, nommer, décrire. Mais il y en a tant, un nombre *inimaginable* ! La tâche est et restera impossible. Il est probable que, même si j'arrivais à écrire une histoire en dix millièmes de seconde, je ne réusserais pas à retranscrire tous les rêves et les possibilités que peut imaginer un prisonnier enfermé dans la plus lugubre baraque d'un camp d'extermination pendant une heure, sur la scène intérieure de son esprit.

Lager

— Ces camps sont appelés *Lager*. Il y a eu une guerre très longue pendant que je me promenais dans les chemins de Herisau. Les *Lager* ont anéanti des vies. On dit, mais peut-être est-ce des histoires, qu'on y a réduit en cendres les corps de Juifs et de Tsiganes. De nombreux livres évoquent la nature cruelle et immuable de l'homme. Les livres ont raison.

Moi, ayant choisi de m'exprimer et de cesser de me taire, je sais que je ferai des erreurs. Toute mon histoire se dévide et dans tous mes mots, et dans mes phrases, résonne le chagrin pour des échos qui n'ont pas été entendus, des pensées incomprises, des vies non vécues, des paroles non dites : derrière chaque image, s'agite le fantôme d'une autre qui pourrait naître, aujourd'hui, demain ou jamais, redonnant vie à des histoires qui ne sont jamais venues au monde, des paysages jamais vus. Je les tiens solidement dans mon crâne : elles ne s'échapperont pas.

Se sauver

— Je désire courir, voir, entendre ; mais je reste immobile, stupidement. J'ai la sensation que tout le monde autour de moi est prisonnier, prisonnier avec un visage qui hurle. En traversant les belles routes de la fantaisie, j'en arrive à ceci : le désir de courir librement, en racontant des histoires. Qu'est-ce qui maintient en vie ? Raconter l'histoire d'une vie, mais pas la sienne. On dit qu'à la mort de quelqu'un, les anges l'attendent au ciel pour qu'il leur raconte ce que fut son destin. Je ne peux pas me préparer à ça, pour la bonne raison que de destin, je n'en ai pas eu, et aussi parce que je ne crois pas aux anges -- seuls les démons m'intéressent. Je suis un pianiste qui joue dans une maison obscure, courbé sur le clavier, presque arrimé au pianoforte. Il me semble tomber de sommeil, mais je ne réussis pas à dormir et je continue à remuer bras et jambes en tâchant de maintenir intact le fil de la mélodie. Ne pouvant entendre le cri de ce fou -- maman, pourquoi me l'as-tu interdit ? Elisa, pourquoi ? -- j'ai transformé l'écriture en une architecture instable et fabuleuse qui me ramène vers lui. Je suis devenu fou *pour l'écouter*. *Le moi est une émotion narquoise, Weiss, une belle distorsion qui fait naître des mondes. Écrire, c'est chercher des amis, des alibis, des complices pour partager ce démon.*

Hors cadre

— Je suis toujours hors cadre. Mais que veut dire « hors cadre » ? Je l'expliquerai avec un exemple très simple : quand quelqu'un parle, plus ou moins dans une conversation normale, je ne suis pas avec lui. Qui suis-je vraiment ? Le harponneur Samuel Calpas, qui assassina trois hommes de la chiourme, à bord du *Whiteland*, le premier janvier 1807, criant qu'il obéissait à la loi de Dieu ? Hermann Baum, qui avoua à sa femme l'avoir trompée sept fois pour être détesté d'elle et considéré comme un mari ignoble ? Tony Chamber, qui jeta une poignée de cailloux contre son fils unique, le prenant pour un spectre ? Jeffrey Foster, qui lit une histoire dans laquelle Jeffrey Foster est mort dans le naufrage du *Tikeli* ? Voilà ce que signifie pour moi être hors cadre : n'être jamais bien avec les autres.

Je ne suis jamais celui que je voudrais être. Je ne poursuis pas une idée, je ne combats pas pour elle. Je me tiens toujours caché, comme tu as fait, toi, quand tu espérais encore que le monde extérieur ne fût qu'une ombre passagère dans ta vie.

Pour être hérétique, j'ai désiré et rêvé, et *basta*. J'ai vécu ma stupide transcendance... Mais rêver est un dur travail, qu'il ne faut pas faire à moitié. Celui qui vit tandis qu'on lui enlève la vie, celui-là doit la reconquérir en faisant un beau rêve, fort et démesuré. S'il vit comme un médiocre, son rêve devra être exceptionnel.

Un homme social

— Même maintenant que je n'écris quasiment plus rien et que je suis ici, à Herisau, où tout le monde me considère comme un fou tranquille, je suis un homme social. Je me dis : « Parle pour les perdus, les effacés. Tu n'as pas d'autre pouvoir que celui-là : parler pour eux. Si tu le fais, tu parleras de toi. » Je me dis encore : « On t'a vaincu, c'est vrai, mais pas totalement. Tu as une bouche. Tu peux encore faire résonner tes cordes vocales et crier. Voilà mon utopie. Tu ne devrais pas exister mais tu existes. Durant une seconde, et un peu plus que cette seconde : l'immortalité ».

Crois-moi, Weiss, je ne supporte pas les morts, moi qui ai pris sur moi tous les malheurs du monde. Je ne les supporte pas. Et toi ? Tu me sembles pâle. Tu as la barbe trop longue, tu es vêtu de guenilles et tu gueules, tu gueules. Mais silence ! Ce n'est pas bien pour un psychiatre, de gueuler. Je te paie le billet de train pour Bienne. Va chez moi (dans ma maison natale) jusqu'à ce que tu sois complètement, heureusement, merveilleusement guéri. Herisau n'a plus besoin de toi.

Maîtres et chiens

— Je plaisantais, Weiss, je plaisantais. Je lis sur une vieille carte de géographie des noms fascinants comme Chamois et Planaval, très beaux endroits du Val d'Aoste où je n'irai jamais -- mais qui sait, si je guéris, si je gagne à la loterie, je pourrai pousser les portes de l'hôpital et, riche bourgeois, j'irai en villégiature à la montagne, près de La Thuile, et j'entrerai dans le sentier des papillons comme un chien fidèle suit l'ombre de son maître ! Mais qui est le maître ? Tu n'as pas remarqué que ce n'est jamais nous, Weiss, qui amenons les chiens en promenade mais eux ? Ils font semblant d'être obéissants en poussant des cris de joie. Mais ce sont eux, les vrais maîtres, insoucians et puissants, eux qui nous entraînent dans les champs où l'herbe verte brille comme de l'argent. Ah, comme j'aurais voulu peindre ce vert-argent ! Mais c'est une couleur étrangère aux autres couleurs et je ne suis pas peintre. Je suis un écrivain. Étranger pour toujours, et à tout. Si j'étais poisson, je mépriserais l'eau. Et comme tous les écrivains, je suis un étranger dans ma propre langue : les mots sont des rituels pour hurler moins fort. Mais à ce sujet, plus tard.

Auteurs

— Je ne me souviens d’aucun nom d’écrivains du passé. Seulement d’œuvres prodigieuses, irremplaçables. Mais qu’importe de savoir si elles sont d’Homère, de Goethe, de Tolstoï ? Le lecteur n’a que faire qu’ils aient consumé leur vie à les écrire. Elles existent. Pour celui qui, dans l’avenir, les fera vivre en les lisant.

Weiss, le passé n’existe pas. Il n’a jamais existé. Je peux bien te le dire, moi qui, à Herisau, ai rencontré un homme antipathique et déprimé, Alessandro Legrand, qui parle par saccades, toujours en rage, stupidement en rage. Il porte le nom de celui qui conquiert des territoires et vainquit des armées, et il est là, à pleurer, déprimé, pour une femme idiote.

Ah, la farce tragique des noms !

En Suisse

— Ici, en Suisse, on comprend les fous. Les médecins les traitent bien, nous traitent bien. On dirait un royaume de conte de fées, où les faibles ne reçoivent pas les coups de bâton des puissants, mais peuvent sombrer dans des sommeils très longs.

(Que serait la vie sans le plaisir de dormir ? Vivre vaut la peine juste pour cette joie...)

En Suisse, adultes et puissants restent à l'intérieur de leurs cages et discourent sans fin, prisonniers de leurs parlements, lois, écoles, chantages. Nous non. Nous sommes libres ici, dans l'asile. Et les médecins savent qu'ils parlent avec des hommes libres, mais trop douloureux pour s'en satisfaire.

Weiss, tu te promènes avec moi. Tu es mon ami. Mais excuse ma question peut-être indiscrete : es-tu sûr de n'avoir jamais entendu des voix ?

Moi, avec la pointe du parapluie, je creuse volontiers dans la neige et je les découvre : palpitantes, elles émettent des sons.

Art nu

— L'art ? Il doit être nu. Pas de littérature. Hier, je marchais dans les chemins de Herisau et il faisait très beau. Fleurs, arbres, soleil. Les prés étaient remplis de gens qui riaient. J'aurais voulu toucher leurs vêtements et déclamer des vers.

Mais je me suis souvenu l'avoir fait il y a trente ans, au milieu de beaux jeunes gens, et eux qui, d'abord, étaient si heureux, se scandalisèrent, se mirent à hurler, appelant la police, et je fus contraint de me rhabiller par un policier zélé -- et toutes ces questions : la pudeur offensée... Comment avais-je pu, n'avais-je pas honte devant des enfants, je risquais trois mois de prison ! Et moi, je disais, je leur disais : « J'étais heureux. Vous ne l'avez jamais été ? Et puis, je suis beau. Qui m'a vu aurait dû jouir de ma beauté, et ne pas crier comme s'il avait vu une bête affreuse ! Ça va, ça va, je ne le referai plus. Monsieur, je rentre chez moi, et j'écrirai l'histoire d'un homme heureux qui se met à nu. Mais laissez-moi ma liberté, à présent ! Et réfléchissez bien : l'histoire que j'écrirai ne fera-t-elle pas plus peur aux enfants que le petit geste joyeux d'aujourd'hui ? ».

Source

— Aujourd'hui, je n'ai ni le temps ni l'envie de parler, Weiss. On a emmené un homme qui a défoncé la porte du directeur à coups de hache (il l'avait volée dans la cuisine). Pauvre homme.

Je devais le sauver. Lui dire de cacher l'arme, de ne pas aiguiser la lame, mais les mots. De travailler le papier avec des gribouillages qui le coupent, le creusent, le déchirent. Mais seulement le papier.

« Ton esprit est une source, lui aurais-je dit, mais c'est toi qui diriges le jet. Tuer ne sert à rien. Continue à tuer les ennemis mais dans ton esprit seulement. Reste en vie. Ta révolte durera plus longtemps s'ils ignorent qui tu es. Un poète se déguise pour mieux frapper au cœur son adversaire, comme un tueur ».

Je sais bien que ça ne sert pas toujours. Au moins, ça fait couler moins de sang. Le sang me fait peur, comme à tous les lecteurs, parce qu'il souille les doigts et les pages. Et le rouge ne s'enlève pas facilement sous les ongles. il faut beaucoup d'eau, mais ça ne sert à rien. Ma Lady où es-tu ? Lady Macbeth ? Où as-tu mis ta belle éponge rouge ?

Morgenthaler

— Tu me parles de Morgenthaler ? Du psychiatre qui a soigné mon frère ? Et qui à présent soigne un autre Suisse, un peintre obscène et violent qui m'a frappé au sang à Waldau, un faux artiste qui ne connaît que lui-même, un certain **Wölffi** ? Nom qui sonne fort, Morgenthlaer, diplômé dans l'**Art des fous**. Il se couvrira de gloire.

Je préfère le banal Weiss. Doux nom du garçon qui m'écoute. Les médecins, j'en suis convaincu depuis longtemps, sont de grotesques représentations en miniature de la douleur que l'homme, seul et nu, éprouve en lui-même dans la Grande Caverne.

Permission

— Les promenades m'emportent loin. Parfois je dors dehors. Avec ta permission et celle des médecins, mon cher Weiss. C'est beau, de dormir dehors. Mais je sais que je ne pourrais vivre dehors. Il me faut un lit bien fait, une chaise pratique, quatre murs. On veut le dehors, mais aussi le dedans de la maison. Dehors, au milieu de l'herbe, je ne suis qu'un point -- et je veux l'être, oui. Mais être un point dans des champs sans limites me déconcerte. J'ai besoin d'un lieu pour me définir, un lieu où m'enfermer. Qui m'enveloppe. Je ne veux pas de caresses, mais éprouver un sentiment de quiétude. J'entends mieux mes voix quand elles tournent dans une pièce fermée. Dehors, elles deviennent chants stridents, couinements, et je ne les comprends plus.

Cinéma

— Une fois je suis allé au cinéma. Une seule fois avant d’entrer à Herisau. J’en suis sorti la tête en feu. C’était une comédie, un mélodrame, je ne me souviens plus de la trame. Mais je me souviens du corps des acteurs, de leurs passions, la haine, l’amour, le temps, les paysages. Incroyable. Ces gens, qui aujourd’hui sont vieux ou morts, étaient devant moi, sur l’écran. Bouleversant.

Donc l’immortalité existe, la justice aussi, tout ne disparaît pas : corps ayant existé et que je peux voir et revoir sur un ruban de celluloid.

Au théâtre, après avoir joué, les acteurs s’en vont et la scène reste vide.

Ici comme dans une lanterne magique, les silhouettes sont fixées dans la bobine. Tels des pantins n’occupant aucun espace, elles sont enfermées là-dedans jusqu’à ce que le projectionniste, marionnettiste et magicien, lance le spectacle à nouveau. Et alors, seulement à ce moment, elles redeviennent des créatures vivantes, plus vivantes que nous, rattachées à un fil d’ombre et de lumière comme les marionnettes de Kleist. C’est ce qu’on appelle un film.

Tambour

— J'ai toujours rêvé d'être un musicien errant. Dans mes rêves, à chaque angle de rue, je frappais des doigts sur la peau d'un tambour. Mais personne, pas même une fois, ne m'écoutait, ni se tournait vers moi ! Et pourtant, à chaque carrefour, je jouais sans m'arrêter, je jouais sans trêve.

Une fois un homme est passé, dans mon rêve. Il était beau, grand et fier, et il m'a dit : « Continue, garçon, continue. Est venu le temps des sourds. Mais les sourds disparaîtront, et alors ton spectacle sera beaucoup, beaucoup apprécié ».

Ici, à Herisau, je suis ses conseils. Les fous ne sont pas sourds, et je me sers de casseroles et de couverts, dans la cuisine : et je frappe, je joue, je martèle. Même si la musique jouée ici est très différente, plus domestique, moins infernale.

Folie

— À Herisau, tous ou presque ont le crâne rasé, l'air dément et crachent par terre. Je m'approche d'eux et leur souris (oui, Weiss, je leur souris). Je murmure : « Pourquoi avez-vous cette allure si bizarre ? Faites comme moi. Faites semblant. Ils vous vaincront toujours. Soyez légers, sereins. Il est agréable de rester à l'écart d'un monde qui est en guerre et viole les enfants, mais ne vous opposez pas frontalement. Feignez d'obéir. En réalité, ici, nous sommes tous des privilégiés. Nous n'avons nul besoin d'autres libertés ni de paradis inaccessibles. Nous mangeons, marchons, dormons, rêvons. Et tout est infini. Rempli de mots qui renversent l'ordre du monde ».

Comme je te l'ai dit. Les mots sont des rites pour hurler moins fort.

Alphabets qui mettent à mort la réalité visible.

Neige

— « Faire neiger, mais tellement que le monde soit enseveli sous la neige ». Je l'ai déjà écrit quelque part. Être assis sur la croûte durcie de gel, et savoir qu'il y a un monde là-dessous qui ne me blessera plus.

Aujourd'hui, je me sens si faible que les pensées et les rêves ne suffisent plus. Des soldats traversent la chambre. Ils sont aux aguets, entassent des meubles sur d'autres. Puis, avec leurs fusils, ils éventrent les armoires. Je ferme les yeux, mais ils continuent à tout casser. Puis disparaissent brusquement.

Il recommence à neiger. J'entends des voix vivantes. Vivantes, tu comprends ? Tout est blanc. Je voudrais m'allonger là, le chapeau sur la tête, pendant que le gel descend sur la Terre, et attendre.

En attendant, je suis ici à Herisau. Bien, bien. Lieu de tranquillité. Je te regarde et tu me demandes si tu peux lire de nouvelles petites choses légères miennes. Ne sois pas impatient. Tu me liras. Je ne suis pas comme certains écrivains qui vénèrent leur art à l'égal d'un totem et prétendent que le monde tourne autour de leur œuvre. Ces orgueilleux n'ont rien appris du silence. Le silence est heureux quand il se rappelle les mots et ne veut plus s'en servir. Il nous faut un instant de pause. On ne peut pas souffrir tout le temps.

Et à Herisau, il y a des morts délicieux, de très longues pauses pendant lesquelles il est doux de s'entretenir, comme pendant les silences de Beethoven.

Mort

— *Ciao*, Weiss. C'est bien toi ? Tu t'appelles encore Weiss ? Je plaisante, je plaisante. Chaque vie pour moi est copiée dans un grand livre oublié. Toujours été ainsi. J'ai écrit et recopié des phrases comme si le monde n'existait pas... Au contraire, avec le secret désir que mon écriture l'effacerait (je sais, je sais, je me répète). J'ai toujours eu une bonne santé physique, ce qui m'a protégé de la maladie et de la douleur. Même le cancer qu'a diagnostiqué le docteur Keller a diminué. Sont passés les guerres, le nazisme, le *Lager*, les crises économiques, et je me suis toujours évertué à construire des histoires légères de vagabonds, de ballerines, de dames ; et qui me connaissait savait que je jetais des cordes au-dessus de l'abîme, sur lesquelles mes créatures se balançaient comme des acrobates ; qui ne me connaissait pas me jugeait sans importance, *biedermeier*⁷.

Mourir sera naturel pour moi, à la fin, un peu comme s'endormir. Un instant de hasard, comme beaucoup. Un instant que j'ai déjà décrit sans le savoir, dans une de mes histoires. Mais quel regret, mon corps immobile... Et je ne peux en raconter l'histoire ! Irrésistible et comique impuissance. La vie a ses tours de magie imprévisibles et ses batailles inutiles. Ses méconnaissances idiotes. Comme quand elle me caressait et regardait au loin, sans me voir. Elisa ! Elisa Marti !

7 style *biedermeier*, en Europe Centrale dans la première moitié du XIX^e siècle. Désigne un style bourgeois et confortable dans l'aménagement du maison, le mobilier etc...NDT.

Ne pas savoir

— Ne pas savoir est une très belle chose, comme se droguer pour effacer ses idées. Ne pas savoir est se moquer de celui qui sait, en le considérant comme un idiot, en le jetant à terre avec toutes ses idées, et sourire de voir ce corps en morceaux, la logique et les catégories dispersées partout.

Celui qui ne sait pas se souvient par éclairs. Et c'est très beau, comme **lorsque** dans une galaxie obscure s'allument des milliers de lumières. Tu as lu Nietzsche, quand il écrit que la vérité est telle un orage, intempêtif et toujours hors du temps ? Nous devrions tous le lire. Il y a Nietzsche et les jeunes filles... Que de jeunes filles ! Nous ne savons rien d'elles. Mais elles sont si belles et elles se regardent dans les miroirs, Nietzsche penserait surtout aux brunes, Carmen enchanteresses. C'est tout un enchantement de parfums dans les chambres que je vois et imagine. Les mots sont magiques, leurs cous, leurs cheveux. Les mots sont leurs cous et leurs cheveux. J'espère qu'elles ne m'embrasseront jamais. Mon corps, entre leurs mains ! Un corps comme tant d'autres ! Non, *mein Gott* ! Je préfère le silence.

Spectacle

— J'aurais toujours voulu être sur une scène, Weiss. Cheminer avec les acteurs, les embrasser et puis qu'ils m'abandonnent. Assister à mon spectacle et puis le voir changer comme dans un kaléidoscope.

À la fin, le spectacle appartient aux acteurs, à leurs costumes, aux boutons de leurs vestes, comme il est juste que cela soit. Moi, l'auteur, je n'existe pas pour arrêter un état de moi-même, mais pour expulser hors de moi ce qui doit l'être. Eux sont les personnages qui sortent de l'esprit du metteur en scène. Et chaque metteur en scène a le devoir de se retirer de la scène. Le plus qu'il peut faire, c'est aller et venir entre ses créatures, s'appuyer sur eux comme depuis un pont, curieux de leur imprévisible existence.

Docile

— Tu le sais bien, Weiss, je suis docile. Ce doit être ainsi. Jusqu'à ne plus rien entendre. Je n'espère aucune récompense, aucun paradis. Et surtout aucun Dieu. J'écris mes histoires (je les nomme « taches écrites », parce que sens, sons, couleurs se mélangent). Tu me défends si quelqu'un dit de moi que je suis religieux.

J'ai passé ma vie à me dé-lie*r*, ce n'est pas pour me re-lie*r*. À briser des liens en feignant de les respecter. Est-ce pour qu'à la fin de ma vie, on veuille m'infliger les liens les plus forts, les plus « divins », les plus inexorables ? Non à une telle farce ! Non, vraiment.

Je suis celui qui court après le soleil en train de disparaître. Et je ne connais rien d'autre que la surface de la Terre. De temps en temps, envahi par la fatigue, je m'allonge sur la terre et l'embrasse. Et je pense. Je pense à sept enfants qui, tous ensemble, prononcent l'éloge funèbre de leur père. Ce sont mes sept frères et sœurs.

Sept, et pas huit. Je n'y suis pas.

Congé

— L'envie de parler avec toi m'a quitté. Je préférerais jouer aux échecs si je savais jouer, parce que je pourrais jouer contre moi. Je préférerais écouter une *partita* de Bach pour violon seul, même si Bach ne me fait jamais entendre l'eau qui court mais la majestueuse pierre éclairée de grandes pensées. Que tu prennes des rendez-vous et pose si peu de questions me trouble. À quoi est-ce que je te sers ? À conserver vivante la légende des dernières années d'un écrivain fou resté fou ?

J'arrête de te faire plaisir. Sans rancune, vraiment. Retourne à tes dossiers cliniques. Je veux être vraiment seul, et avec toi c'est impossible. Même te parler de moi relève d'un stupide orgueil, et toi, qui notes tout ce que je dis, tu n'es pas Eckermann parlant avec Goethe.

Je veux être la pierre inconsciente de sa propre vie. Un vrai fou. Depuis tellement longtemps, je le désire. Même maman, même Elisa. Seuls les mots ont le pouvoir magique de me transformer en un caillou parfait et muet. Il n'y a plus d'écritures minuscules. Mes 727 feuillets sont délirants.

Livre

— Tu te plains de ne rien lire de moi, Weiss, mais ne désespère pas. Je fais des copies pour toi. C'est resté vingt ans dans mon esprit, il est temps de les mettre sur papier. Chaque livre est la vie même. Le papier est la vie. Même s'il n'est pas lu, même jeté, le livre agira. Délivrera sa magie. Les livres restent même quand les pages pourrissent dans les égouts et qu'un enfant un jour s'en servira pour faire flotter des bateaux sur les étangs de Bienne. Ils restent, et mettent le monde sens dessus dessous.

Ô le doux désordre ! Oh la terre danseuse ! Conjuré le tremblement de terre en écrivant : voilà mon éthique. Écrire, réécrire : acte surnaturel qui naît dans le fruit ouvert comme une semence nouvelle, une flamme toute neuve. Voilà pour toi la cendre des vingt ans passés à Herisau : tu pourras tout lire au verso d'une lettre adressé au directeur de l'asile, où un hôte d'Herisau, un certain Thomas Werfel, dit qu'il n'est pas le Thomas Werfel enfermé pour schizophrénie : c'est un simple feuillet (les 726 autres existent peut-être, peut-être pas, tu les chercheras si tu veux...), tu distingueras la grande calligraphie nerveuse de Werfel de ma mienne, minuscule et fine. Le titre ? *Contemplazione*.

Contemplation

En face de moi, beaucoup de temps. Je ne peux le tromper qu'avec un jeu artificiel -- je suis bien content d'avoir trouvé ce passe-temps. Personne ne veut ni ne peut me donner une occupation, personne n'a besoin de moi ; je suis totalement inutile. Alors, c'est à moi d'être utile à moi-même, de me choisir un objectif tout seul, et je me sens capable de développer une occupation quelconque, fût-elle la plus étrange et la plus inutile. Je suis robuste et fort, plein de sentiments et de capacités pratiques peu communes. Pour autant que soit misérable ma condition actuelle à Herisau, je me sens toutefois étrangement libre et courageux, et mon cœur est habile à débusquer des pensées consolatrices.

De temps en temps, pour dire les choses ouvertement, je me sens triste et sans espérance, je pense à mon avenir comme à quelque chose de perdu et d'obscur ; mais seulement par moments, rien de plus.

Qui dit « entendre » dit « mémoire », qui dit « mémoire » dit « mouvement », qui dit « mouvement » dit : « cette réalité plantée là, qui prend son élan à partir d'un point précis ». Les beaux grands nuages fugitifs ne sont rattachés à rien et ne produisent aucun bouleversement. Il y a des montagnes et des forteresses de nuages dont la position ne tient nullement compte des cygnes qui nagent, de l'indolence des femmes qui se laissent aller à un sourire, à un geste. Les variations du beau et du sublime culminent en une docilité silencieuse et totale, comme c'est le cas pour les idées élevées, les œuvres de piété, de justice ou d'amour. En un silence inaudible,

le plus majestueux des concepts s'éloigne, rejeté loin du trou archaïque d'où jaillit le vent : *en cet instant, par exemple, les arbres sont secoués par le vent, du fait, immédiatement perceptible, qu'ils sont persévérants. Dans la mesure où les branches s'abandonnent, ce sentiment de secousse peut naître. Si les arbres n'étaient pas bien enracinés, on ne pourrait parler de leurs feuilles et par conséquent, il n'y aurait aucune raison d'entendre un quelconque son.*

Lui ne s'éveille jamais. Il ne vit qu'en dormant. Il grandit, mais il continue à dormir. Il vit dans les hôpitaux. Je le vois bien tandis qu'il dort, moi, pauvre cordonnier, ami de ses amis (lui n'a ni père ni mère). Je me demande à quoi il rêve. Je ne le sais pas. Mais lui, il préfère ne pas se réveiller. À l'âge de seize ans, j'en suis témoin, enfin il meurt. Peut-être est-il allé se reposer dans quelque autre royaume, sans nous laisser plus de signe.

Les peintres aplatissent la matière du monde en de très belles couleurs sur la toile, et ils la regardent, frappés d'étonnement. Ils contemplent des cartes, des mappemondes, des mondes parallèles et brillants. Ils ne s'aperçoivent pas qu'au dehors, s'est déchaîné le dernier orage de la Terre, que tout le monde est mort pendant qu'ils décoraient l'intérieur des tombeaux avec des offrandes secrètes. Ou peut-être qu'ils s'en sont aperçus, qu'ils le savent depuis toujours et qu'ils sourient justement à cause de ça.

Pendant qu'il marchait dans les collines depuis des heures et des heures, il s'aperçut qu'il rêvait et chercha à se réveiller. Mais ce fut inutile. Il continuait à marcher à travers bois et clairières sans ressentir la fatigue, et quand une femme le regarda et lui sourit, il n'éprouva

aucun regret pour le monde vers lequel il ne réussirait pas à revenir. La musique ne lui plaisait pas. Pour lui, c'était aussi beau de ne rien entendre. Mais un jour, contraint de rester derrière une cascade, il comprit dès lors tous les enchantements que peut générer la douceur ininterrompue et fraîche du son. Comment feront les livres pour rendre cet enchantement sans le réduire? Si ce n'est en restant muets pour nous le faire désirer?

Il se demande s'il ne serait pas nécessaire de trouver une fenêtre, pour que le paysage ait tout son sens. Sans les fenêtres d'où il peut les voir, cet océan de champs et d'arbres est une musique qui n'est pas jouée... Art de quelle fugue?

Et on se retrouve là où on ne croyait pas être : autant d'hypothèses en jeu, un passé qui parle d'un futur ininterrompu. De certaines vies qu'on dit souterraines, on ne doit jamais pleurer : ce sont des œuvres délicates, des noms interrompus. Il faut les regarder par la vitre, mais sans crier.

Toute cette disparition a une existence très claire, dans la nuit comme dans le sommeil, comme d'oublier de respirer sur les rives du fleuve. N'avoir presque rien. Terre sans nous, à contempler en pleine nuit, comme en rêve... Reste le secret de la terre fraîche, la feuille trouvée par hasard, une pierre brisée à l'intérieur -- mais ce n'est pas une pierre, regarde-la bien : c'est un diamant intact.

Étudier la peur ligne à ligne; journaux de poètes, voyages, vertiges, nuages épars. Ainsi la joie. Tout existe encore. Miroir de ce qui n'existera plus.

Cantilène

que je transcris avec des phrases dictées

de mon petit dieu dans mes doigts

Et disparaît le monde du dehors

neige montagnes jardins

Je répète la cantilène

Je termine mon livre

puis je sors dans le monde

Dans le monde

qui est vide

Qu'au ciel étoilé

un bel air me fasse monter

du bruissement peuplé

de la terre aimée

Écrire

nous

Parcourir

nous

qui demain ne serons plus nous

Prier le monde

pour que rien de ce qui existe

n'arrête nos pensées

douces et très délicates fleurs du futur

Ne plus

être

Je tombe à l'écart

Je ne suis pas triste

Il déteste les tristes

mon souriant petit dieu

Assez

— Tu as lu ? C'est tout ce que j'ai écrit durant ces vingt ans. Assez de mes réponses et de ta curiosité. Assez de l'écriture, de la peur, de la douleur. Pourquoi écrivais-je à Waldau et me suis-je arrêté à Herisau ? Je répondrai simplement : mon état s'est beaucoup aggravé. Personne ne m'a plus vu la plume à la main. Après Waldau, mes livres ne m'ont plus intéressé, seulement ma folie. C'est mon unique livre, et je ne voudrais pas en perdre les meilleures phrases. Non, aucun enfer : c'est une existence *sotto voce*, à l'intérieur de ma propre transparence, un peu comme Bartleby dans le grand bureau dont il ne voulait plus sortir.

Nous sommes tous vides au moment où nous nous dédions à l'écriture. L'écriture n'est que l'incarnation de notre vanité, c'est un néant. Je renonce en tout et pour tout à ma vanité. Je perds les mots, je me sacrifie, je me sauve. On dira que j'écris en secret, quand nul ne me voit, sur les semelles de mes chaussures. Si c'était vrai, et ceci est une grâce, j'ai oublié de le faire.

Oublier est salutaire. Se souvenir, seulement obsession et folie. Toutes ces choses, maintenant, les murs de l'hôpital, les visages des malades, j'ai l'impression qu'ils se rabougrissent. Mais il n'y a pas le feu, seulement des transformations, et je les observe se transformer. Je ne me sens pas tranquille. Oui, bien sûr, en tressant les paniers, en ficelant des paquets, en lisant de vieilles revues, en parlant avec toi, mon inoffensif psychiatre, je me calme. Je comprends que tout est songe et je ne m'impose plus rien.

Le monde m'invite à devenir le zéro que je suis et ne plus avoir d'espoir. À peine je commence à espérer, les choses finissent par être trop vivantes pour brûler d'un vrai feu. Mais ensuite, oh douleur et horreur, elles brûlent !

Non, assez avec le feu !

Impassible, je siffle, mon chapeau bien calé sur la tête, ainsi les pensées ne s'envolent pas comme des abeilles. Je marche dans le froid. Dans le froid je marche. Je ne dois plus te voir, je ne veux plus te voir. Joyeux Noël, Weiss.

Postface

Mon neveu Hermann a dirigé ce choix de conversations menées avec Robert Walser entre 1954 et 1956, pendant que j'apprenais mon métier, à un peu plus de vingt-cinq ans, dans l'asile psychiatrique d'Herisau. Pendant des mois, je lui ai demandé de renoncer à cette publication pour respecter la volonté de Walser puis j'ai cédé à ses arguments, lui demandant seulement d'effacer mes questions et mes observations, parce que sans intérêt, ne laissant que les réponses qui n'en sont pas de Walser.

Depuis se sont passés cinquante-huit ans et la publication de ce livre m'a trouvé plongé dans deux sentiments opposés : d'abord la honte d'avoir trahi la mémoire de mon écrivain préféré en divulguant des paroles qu'il n'aurait jamais voulu voir publiées, ensuite de la fierté, pour avoir retranscrit, de manière imparfaite mais peut-être pour une ultime fois, les pensées et remarques de l'auteur de Jacob von Guten. Depuis lors, j'ai exercé le métier de psychiatre, soigné et guéri des gens nombreux, écrit différents livres sur la souffrance, mais c'est comme si ne s'était passé qu'une minute depuis ces journées, près de cet arbre moins haut que le hêtre de Thare, lorsque ses yeux fixaient un point dans la forêt, comme s'il avait vu quelque chose d'important, et que Robert Walser me disait avec cette voix juvénile d'un homme de soixante et dix-sept ans : « Un jour, Karl, tu publieras nos conversations ; je voudrais que ça n'arrive jamais, mais on ne peut tout prévoir. Peut-être ce sera l'occasion pour quelqu'un d'apprendre quelque chose grâce à moi. Au fond ce sont tes mots et les miens : notre amitié. Mais maintenant je m'en vais promener. Il pleut, et dans ces moments nuageux, je préfère disparaître ».

Karl Weiss, 12 avril 2014

Éditions d'une

Parus dans la même collection :

François Tosquelles, *La Chasse aux mots*

(avec un prétexte par Michel Balat et un après-texte par Tolten)

Frédéric Naud, *Jackie*

www.editionsdune.fr

Les extraits cités p. 11, 13 et 15 des [Correspondances de Robert Walser](#) sont issues de la traduction [XXX](#) paru aux éditions Zoé ([XXX](#)) en 2012.

Imprimé en France, à l'imprimerie Isiprint (La Plaine Saint-Denis)
en XXXXXXXX.

Dépôt légal : XXXXXXXXXX

© éditions d'une, Paris, XXXX

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour
tous pays.

